

Nouveautés

Numéro 141, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50221ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (141), 4–24.

DICTIONNAIRE

RÉAL BÉLANGER

et RAMSAY COOK [éds]

Dictionnaire biographique du Canada

Vol. XV de 1921 à 1930

Les Presses de l'Université Laval

Sainte-Foy, 2005, XXIX, 1 392 pages

La parution d'un tome du *Dictionnaire biographique du Canada* est toujours un événement. Amorcé au début des années 1960, cet important projet bilingue de l'historiographie canadienne, l'un des projets majeurs au Canada, n'a rien à envier, loin de là, aux grands dictionnaires biographiques nationaux ou mondiaux. Répondant à une demande répétée des érudits, historiens, professeurs, étudiants et d'un vaste public désireux de trouver, rapidement, des renseignements fiables sur ceux et celles qui, par leurs actions et leur engagement dans leur communauté, ont façonné l'histoire du Canada, le *DBC*, comme on l'appelle, est devenu au cours des ans un instrument incontournable, qui rend de précieux services à une foule de gens.

Le volume XV ne déroge pas à cette règle et est encore une autre grande réalisation, par la qualité de sa présentation et la richesse de son contenu. Et, cette fois, tout le travail d'édition a été réalisé à Québec même, grâce à une équipe dynamique, sous la direction d'Anne Carrier, responsable de la rédaction. Dédié à la mémoire de l'historien Jean Hamelin, mort en mai 1998, qui fut directeur du projet pendant plusieurs années, il s'intéresse, comme les autres tomes, à des personnalités qui ont œuvré un peu partout au Canada, dans diverses disciplines et sphères d'activités, et qui sont morts entre 1921 et 1930. Car, selon la coutume, c'est la date de mort qui sert de critère d'inclusion dans un tome donné.

Parmi les personnalités les plus marquantes de la période ciblée, il faut d'abord signaler la présence de quelques grands hommes politiques, comme sir Lomer Gouin, qui fut premier ministre du Québec, de 1905 à 1920, à la tête d'un gouvernement libéral, les archevêques Joseph-Médard Émard, Paul-Eugène Roy et Louis-Nazaire Bégin, qui fut aussi cardinal. Se sont aussi démarqués les écrivains Laure Conan, l'auteure, entre autres d'*Angéline de Montbrun*, le poète Albert Lozeau, les romanciers

Arsène Bessette, l'auteur du contesté roman *Le débutant* (1914), et Antonin Nantel, les historiens Benjamin Sulte et Laurent-Olivier David, les écrivains Victor-Alexandre Huard, Alfred Duclos DeCelles, Joséphine Marchand (Dandurand), Marie-Louise Marmette (Louyse de Bienville), le comédien Eugène Lasalle, auteur d'une *Passion du Christ*, le bouillant journaliste Godefroy Langlois, dont *L'Écho des Deux-Montagnes* et *Le Pays* furent condamnés par l'Église, le sculpteur Louis Jobin, les peintres Charles Huot et Bernard Léonard, l'illustrateur Edmond-Joseph Massicotte, les musiciens Gustave Gagnon, Nazaire LeVasseur, Dina Bélanger et la cantatrice Albani, née Emma Lajeunesse. Il faut encore signaler de belles et riches biographies consacrées au naturaliste Napoléon-Alexandre Comeau, le roi de la Côte-Nord, ainsi que l'a surnommé Yves Thériault, au capitaine et gardien de phare Placide Vigneau, auteur d'un journal (*Un pied d'ancre*) et de quelques ouvrages relatifs à la vie quotidienne à la Pointe-aux-Esquimaux, à Alexis Lapointe, dit Alexis le Trotteur, qui, par ses exploits à la course à pied, en particulier, est entré dans la légende dans les régions de Charlevoix, du Saguenay et du Lac-Saint-Jean, et à Georges Vézina, gardien de but étoile des Canadiens de Montréal qui, par ses performances, donna son nom au trophée remis annuellement au gardien de la Ligue nationale de hockey qui a conservé la meilleure moyenne au cours d'une saison. Et combien d'autres hommes et femmes qui ont fait leur marque et qui, de ce fait, ont mérité que leur nom passe à la postérité.

Du côté anglophone, les plus longues biographies sont consacrées à sir Adam Beck, homme politique et homme d'affaires, à sir Robert Bond, premier ministre de Terre-Neuve, à William Stevens Fielding, premier ministre de la Nouvelle-Écosse, au syndicaliste Robert Drummond, et à l'incontournable Alexander Graham Bell, l'inventeur du téléphone.

Il faut savoir gré à l'équipe du *DBC* de nous donner un instrument d'une telle qualité et d'une telle richesse, qui témoigne non seulement de notre savoir-faire mais aussi de l'importance que nous apportons à notre passé, à notre histoire et à ceux et à celles qui l'ont écrite.

AURÉLIEN BOIVIN

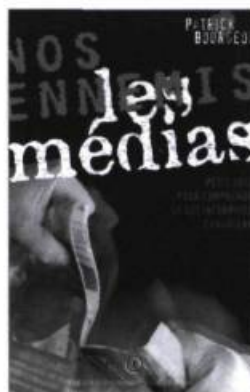
ESSAI

PATRICK BOURGEOIS

Nos ennemis les médias

Éditions du Québécois, Montréal

2005, 125 pages



Ouvrage paru aux Éditions du Québécois en octobre 2005, *Nos ennemis, les médias* amène le public à réfléchir sur le rôle joué par les médias québécois lors de grands événements politiques.

L'auteur, Patrick Bourgeois, avoue d'emblée s'être « donné comme mission d'entamer le travail consistant à prouver que l'option souverainiste est malmenée dans les médias du Québec ». Pour la démonstration ont été retenus *Le Droit*, *Le Devoir*, *Le Soleil*, *Le*

Journal de Québec et *La Presse* du mois d'octobre 1995 alors que la campagne référendaire battait son plein.

La première partie de l'ouvrage est un essai sur « l'impact politique des médias ». En se servant de la grille duale, régime colonial et colonisé, l'auteur tente de démontrer combien il peut être efficace pour un pouvoir de contrôler les médias. Le journal, outil par excellence de communication publique, devient alors le canal rêvé pour la propagande et la désinformation. Le propos est alerte et cinglant.

La deuxième partie est consacrée à l'« analyse de la couverture médiatique lors du référendum de 1995 ». Les articles ont été classés en deux catégories : favorables au oui et favorables au non. Ce chapitre est surtout une charge avec preuves à l'appui contre les médias. L'argumentaire est efficace. Il rappellera à plusieurs l'intensité de cette campagne. Les fiches analytiques qui ont servi à alimenter l'étude de l'auteur sont en annexe du livre.

En troisième partie, se retrouvent divers textes envoyés aux médias que ceux-ci n'ont pas publiés. À ce propos, il faut remarquer le texte refusé de Pierre Falardeau intitulé « Les 101 dalmatiens de Lysiane Gagnon ». Falardeau répliquait à une chronique sévère de cette dernière concernant un entretien que Pierre Bourgault avait accordé à Radio-Canada. Ce texte adopte avec bonheur le style du billet journalistique. À notre avis, il pourrait être cité comme exemple classique de la déconstruction et de la

contre-critique d'une chronique de presse.

Certes, l'ouvrage de Patrick Bourgeois est incisif. Si vous êtes de ceux et de celles qui en ont contre les monopoles de presse et de leur convergence, ce livre stimulera certainement votre réflexion.

JACQUES RIVET

FRANÇOIS RICARD

Chroniques d'un temps loufoque

Boréal, Montréal

2005, 178 pages

Collection « Papiers collés »

S'ils ont d'abord paru dans la revue parisienne *L'Atelier du roman*, les textes de *Chroniques d'un temps loufoque* n'en présentent pas moins le point de vue d'un Québécois, un « Non-Parisien », et ce, avec toute l'ambiguïté du rapport avec la France que cela implique. François Ricard présente l'actualité d'ici comme une banque d'exemples de tendances sociales qui ont leurs répercussions jusque de l'autre côté de l'Atlantique. Enfilant l'habit du bouffon, l'auteur de *La Littérature contre elle-même* critique la (post)modernité et relève le loufoque dans tout ce qui, à notre époque, se prend trop au sérieux et dont personne n'oserait rire. Le chroniqueur prend notamment pour cible le milieu universitaire, qu'il connaît bien, en plus d'écorcher plus ou moins sévèrement les théoriciens de la littérature. Les médias et la pratique de la chronique elle-même ne sont pas épargnés : l'ouverture à l'autodérision permet ainsi d'éviter que la critique ne se retourne contre son auteur.

Ricard montre au passage les débordements parfois absurdes d'une rectitude politique selon laquelle chacun pourrait, en bout de ligne, se dire opprimé par un système — y compris les pédophiles du clergé catholique. (Permettons-nous toutefois de douter que soient un jour permis des mariages entre mère et fils, ce qu'allèguent les tenants du mariage traditionnel.) À travers ses remarques sur le discours néo-libéral actuellement véhiculé, Ricard donne un aperçu d'un monde de performance et de progrès où lettres et sciences humaines pourraient être menacées d'extinction puisqu'elles sont nonrentables et, de ce fait, archaïques et inutiles. Ici, le loufoque fait rire jaune : le monde postmoderne ne s'occupe que du présent et ne

saurait arrêter la marche du progrès pour réfléchir au passé ou pour se préoccuper de l'avenir. Voilà qui inquiète.

Pour Ricard, la primauté post moderne de l'individu fait du monde une cacophonie où chaque voix ressent le besoin irrépressible de se faire entendre. Au poète, qui incarne cette valeur, s'oppose le romancier, plus terre-à-terre. Ce dernier est celui qui, lorsqu'il ironise avec amertume et, donc, expose le loufoque de son époque, porte un regard lucide sur les choses. À cet effet, Ricard évoque de



Philippe Murray, romancier et essayiste, « l'espèce de délectation colérique et bouffonne [...] qui est bien la seule façon d'aborder [...] le temps à la fois loufoque et terrible qui est le nôtre » (p. 34). Ces propos pourraient bien, en fait, s'appliquer au propre travail de Ricard. Puisqu'il partage la même amertume et, par là, la même lucidité, le chroniqueur se place dans l'ombre du romancier. Il est donc bien un écrivain, ce qu'il n'admet qu'avec (fausse ?) modestie.

En cela, le style peaufiné quoique limpide ne trompe pas.

L'optimisme, comme celui de cette rectitude politique extrême qui n'aura de cesse que quand enfin tous s'aimeront les uns les autres, se prendrait-il donc trop au sérieux ? Faut-il absolument se montrer ironique, amer, pour être lucide ? Ricard avance que oui. Et sa rhétorique fait en sorte que le lecteur n'ose pas trop le contredire

MARIE-ÈVE CASTONGUAY

PIERRE VADEBONCOEUR

Essais sur la croyance et l'incroyance

Bellarmin, Montréal

2005, 166 pages

L'œuvre si riche et si abondante de Pierre Vadeboncoeur se caractérise notamment par une exigence éthique jamais démentie dans un parcours exemplaire, qui va de la lutte politique et syndicale à l'analyse esthétique, du social, voire du socialisme, au domaine intime. Son dernier livre, *Essais sur la croyance et l'incroyance*, confirme l'évolution vers une métaphysique idéaliste, un platonisme qui touche à une sorte de mystique très personnelle, initiée et soutenue par

l'art. Il souligne la mise à distance d'un monde décevant et perçu comme vulgaire, abêtissant, et le repli dans une méditation qu'on peut qualifier d'aristocratique, au sens du raffinement de la sensibilité et de la morale, en dépit de l'engagement démocratique bien connu.

J'ai le plus grand respect pour l'honnêteté et l'humanisme profonds de Pierre Vadeboncoeur, haute conscience qui n'a cessé de vouloir éveiller l'esprit depuis la Révolution tranquille dans une « ligne de risque » continue.

Mais je ne peux le suivre entièrement dans son intuition d'une face cachée des choses, d'une sorte de « dieu cosmique » à la Einstein, d'une espérance religieuse qui en arrive à frôler l'anti-intellectualisme. Quel rapport entre la réalité et notre désir ? L'essayiste est pourtant parfaitement lucide lorsqu'il avoue lui-même le risque de contradiction, les faiblesses d'une esthétique qui se veut métaphysique, d'un essai qui est « comme un poème », d'une conviction toute personnelle marquée à jamais par l'éducation catholique.

Il aurait dû, par exemple, bien distinguer le matérialisme philosophique, qui est tout à fait honorable, du matérialisme vulgaire qu'il abhorre à juste titre et dont il ne cesse de dénoncer l'invasion. Il aurait pu se méfier davantage de la majuscule qui ne suffit pas à faire exister ni à sacraliser, en dépit de l'usage souvent abusif et facile.

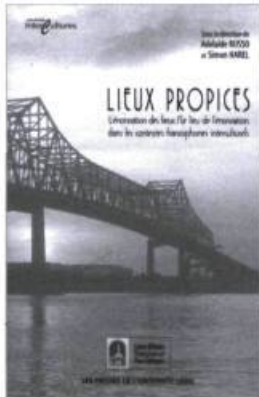
Pierre Vadeboncoeur prend bien soin de ne pas définir la « Personnalité » qu'il pressent dans « l'Invisible » en cohérence avec son respect du doute et sa volonté de reconquérir une liberté qu'il voit menacée par la technoscience omnipotente comme par certaines idolâtries contemporaines.

Même si on ne le suit pas, on ne peut que saluer la noblesse du propos autant que l'élégance morale et la pureté du style. Loin des modes, loin des sectes, loin des opportunistes et des intérêts mesquins, Vadeboncoeur demeure une étoile solitaire et brillante qui veut nous guider vers une humanité plus digne et plus libre par une ascèse esthétique qui tend à une plénitude radieuse.

MARCEL VOISIN

ÉTUDE

ADELAIDE RUSSO
et SIMON HAREL [dir.]
*Lieux propices. L'énonciation
des lieux/Le lieu de l'énonciation
dans les contextes francophones
interculturels*
Les Presses de l'Université Laval
Québec, 2005, 355 pages
Collection « InterCultures »



Ce collectif dirigé par les professeurs Adelaide Russo de Louisiana State University, et Simon Harel de l'Université du Québec à Montréal, tous deux rattachés au projet de recherche « Le Soi et l'Autre » portant sur l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels, réunit des chercheurs québécois, européens et américains, tous littéraires ou philosophes, autour de l'étude du lieu dans ses liens avec la question

identitaire. Compte tenu de cette articulation centrale, on peut dire que l'ouvrage s'inscrit dans un secteur passablement balisé par des travaux significatifs, en particulier au Québec. De fait, l'attention fervente accordée au lieu et les annotations de l'espace qui en découlent ont déjà pris des formes variées, certains s'étant notamment employés à tenter de prendre la mesure de « la distance habitée » par des sujets rattachés aux cultures et aux langues de l'exiguïté (Paré, 2003), pendant que d'autres choisissaient de s'adonner à des « lectures des lieux » tels qu'ils sont souvent liés à une constellation d'expériences personnelles (Nepveu, 2004). Les vingt-trois collaborateurs au collectif *Lieux propices* se proposent pour leur part, considérant l'ère de la mondialisation qui est la nôtre, d'examiner « la notion de lieu comme réseau d'interrelations qui met en cause la constitution et la perception de l'identité dans les contextes interculturels francophones mondiaux depuis 1968 » (Russo, p. 13), ce qu'ils réalisent à la faveur d'analyses textuelles et de réflexions théoriques réparties au sein de l'ouvrage selon un découpage en six sections.

Comme les auteurs – théoriciens et praticiens – parlent à partir de « lieux » fort distincts, et ce, à tout point de vue, que l'on considère leur

origine, les objets analysés, les perspectives et les stratégies de lecture déployées, et sans doute également parce que la question de l'énonciation des lieux/du lieu de l'énonciation, déjà double au départ, se décline bientôt en de multiples cas de figure infléchissant parfois un peu l'orientation générale du projet, le collectif a quelque chose d'assez éclectique. Il s'agit tantôt de questionner le lieu et sa nomination (M. Deguy) ou de mettre à l'épreuve la notion de géoscopie chez des écrivains comme Pérec, Deguy et Bailly (A. Russo), tantôt de scruter la signification du lieu habité dans l'œuvre de l'écrivain migrant québécois d'origine italienne Antonio d'Alfonso (S. Harel), ou d'observer la façon dont se nouent le lieu et son énonciation dans un corpus varié de textes d'auteurs soumis à l'épreuve de l'interculturalité (M. Brophy). D'autres articles encore interrogent, au sein d'œuvres poétiques ou romanesques telles celles de Gleize, Laugier, de Bellefeuille, Cliff et Ouellette, des lieux d'énonciation fortement spatialisés ou, au contraire, délocalisés (J.-M. Gleize, P. Ouellet, L. Demoulin, D. Brassard), tandis que toute une section est consacrée à l'analyse et au commentaire de la réflexion sur le lieu menée par Jean-Luc Nancy, principalement dans son ouvrage *La création du monde ou la mondialisation* (J.-L. Nancy, F. Raffoul, E. Gruber), laquelle fournit d'ailleurs un excellent point de départ pour aborder la question des « signifiances du monde » (E. Clémens).

Si une partie de l'ouvrage est dédiée aux lieux de mémoire que forment le témoignage (R. Chambers), les tropismes de Nathalie Sarraute (J. Gleize), ainsi que l'écriture de la restitution chez Pierre Bergounioux et François Bon (D. Viart), une autre s'attarde pour sa part à des lieux familiers ou intimes de proportions variables, de la table d'écriture ou du carnet de route du créateur (J.-M. Maulpoix), en passant par les représentations pétrées d'ambivalences du Marseille des romans policiers de Jean-Claude Izzo (F. Leroy), jusqu'aux multiples lieux ordinaires, sinon insignifiants, formant le monde personnel des récits de Jean-Philippe Toussaint (I. Décarie), et au restaurant du Florent Boissonneault imaginé par Yves Beauchemin (L. Brind'Amour). Enfin, la dernière section du collectif regroupe des contributions mettant en place divers lieux de comparaison,

qu'il s'agisse du principe-boomerang entendu comme multiplication des voies de circulation dans les textes de Butor (M. Calle-Gruber), ou de la notion de paysage en tant que « lieu d'émergence d'une pensée qui naît de la rencontre entre le moi, le monde et les mots » (p. 273) et qui, conciliant le local et le global, s'oppose et s'allie à la fois au pays et à l'univers (M. Collot). Il pourra s'agir encore, dans cette même section, de faire apparaître les moyens particuliers par lesquels le français et l'anglais, ainsi que certaines langues non indo-européennes, modèlent la représentation des configurations spatiales (C. Vandeloise), ou de scruter de près la matière linguistique d'un roman monctonien signé Jean Babineau, pour affirmer que le chiac, qui y constitue en apparence un code accessible aux seuls initiés du lieu dépeint, forme aussi un espace d'hybridation, de créolisation (C. Leclerc).

Quoi qu'il en soit, donc, de la diversité et du caractère un peu inégal de l'ouvrage, le lieu, donné d'entrée de jeu comme « une aporie fructueuse pour mieux comprendre la littérature et la pensée de notre époque » (Russo, p. 14), se révèle aussi dans les faits un corollaire obligé de la réflexion autour de la question identitaire, tant il est vrai qu'« [o]n parle toujours à partir d'un lieu, d'un lieu d'énonciation bien à soi » (Russo, p. 26).

CAROLINE DUPONT

VOICHITA-MARIA SASU
Lectures québécoises
Limes, Cluj-Napoca (Roumanie)
2005, 223 pages

En Europe de l'Est, la littérature québécoise suscite un intérêt vif et constant. C'est ce dont témoigne aussi ce dernier livre de Voichita-Maria Sasu, professeure de littératures française et francophones à la Faculté des lettres de l'Université « Balyou-Bolyai » de Cluj-Napoca (Roumanie) et directrice du Centre d'Études canadiennes et québécoises affilié à la même Faculté.

L'intérêt de ces *Lectures québécoises* réside principalement dans le but que se donne l'auteure, soit celui de « faire connaître à un public plus large que le public avisé cette littérature francophone du Nord de l'Amérique, si riche, si intéressante, si distincte » (*Avant-propos*). En effet, grâce à une écriture à la fois rigoureuse et accessible, les vingt-deux articles qui composent le recueil

permettent de se faire une image assez complète de la richesse et de la complexité du phénomène littéraire québécois. En fine connaisseuse, Sasu lit avec les mêmes habileté et intelligence des écrivains et des écrivaines aussi divers que Paul-Marie Lapointe et Noël Audet, Sergio Kokis et Jacques Poulin ou bien Laure Conan et Anne Hébert. Implicitement, ses analyses touchent à presque tous les genres, du roman historique à celui de science-fiction, de la poésie à la nouvelle ou à l'autobiographie. L'angle d'approche est, pour la plupart des textes, la lecture herméneutique, l'universitaire roumaine partant souvent d'une intuition de lecture pour aboutir à une interprétation originale de l'œuvre à l'étude. C'est le cas par exemple de l'article intitulé « Le mythe de la création dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », avec Charles en Dieu-Adam et Angéline en Ève, la chute des personnages étant provoquée par le fait qu'Angéline s'est trompée d'Adam, de « La répétition palindromique dans le roman québécois : Hubert Aquin », où les nombreuses répétitions et mises en abyme sur lesquelles se construit *L'antiphonaire* renvoient à l'idée de l'éternel retour des mêmes événements, ou bien des articles dédiés à l'écriture migrante (« Sergio Kokis, "citoyen du monde" », « L'exil heureux : Nancy Huston et Leïla Sebbar », « La trans-identité : le cas de C. Stoiciu »).

Ainsi, même si leur disposition dans l'économie du livre n'obéit pas à une logique (thématique, chronologique, etc.) aisément décelable, les 22 *Lectures québécoises* parviennent à retracer, dans ses grandes lignes, l'évolution de la littérature québécoise de ses débuts jusqu'à présent. Sasu atteint ainsi l'objectif qu'elle s'était initialement assigné, tout en ménageant au lecteur une belle et passionnante rencontre avec la littérature francophone en pays d'Amérique.

DENISA OPREA

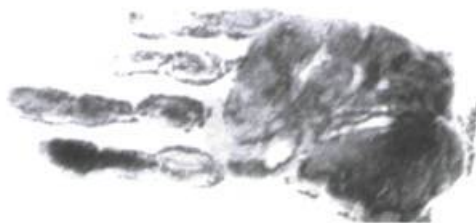
NOUVELLE

RÉAL OUELLET

Par ailleurs

L'instant même, Québec

2005, 126 pages



Réal Ouellet, spécialiste de l'édition de textes (voir autre recension dans ce numéro), se hasarde parfois du côté de la fiction. Et il le fait avec bonheur : *Par ailleurs*, son deuxième recueil de nouvelles, confirme qu'il a raison de parfois délaissier les textes des autres pour faire vivre ses propres personnages.

Dans ses nouvelles, Ouellet met en scène des êtres solitaires, des individus nostalgiques, quelque peu misanthropes, parfois obsédés ou encore désorientés, mais toujours attachants dans leur quête. Ce qu'ils cherchent semble être ailleurs ; ailleurs que l'endroit où ils sont, mais aussi hors d'eux-mêmes, dans la découverte de la nécessité de l'autre. La nouvelle qui ouvre le recueil donne le ton : dans « Le nègre », un écrivain fantôme (nègre littéraire), après avoir écrit les livres de plusieurs écrivains connus, remporte un grand succès avec un roman signé de son nom... pour redevenir nègre parce qu'il préfère se glisser dans la peau des autres pour créer. Les autres personnages du recueil lui ressemblent un peu, plusieurs vivant par procuration, que ce soit l'homme aux oiseaux de « L'ornithologue », celui qui aborde une prostituée dans le désir de mieux la comprendre (« La fille ») ou celui qui attend, chaque année, qu'un voyageur vienne lui annoncer la fin de l'hiver par ses récits fabuleux (« Le vagabond »).

L'écriture de Ouellet est sobre, précise. L'auteur maîtrise l'art de l'évocation et sait créer des ambiances feutrées qui contribuent à faire ressortir les états d'âme de ses personnages, alors que l'amour finit souvent par un non-lieu (« La lettre » ou « L'Algérienne »).

Par ailleurs (comme dans le titre...), il sait aussi marier la gravité à l'humour, dans un texte dialogué où Dieu tente de se justifier auprès d'un pêcheur qui lui dit ses quatre vérités (« Conversation avec Dieu »). À n'en pas douter, à force d'entendre les voix des écrivains qu'il a si longuement fréquentés, Réal Ouellet a su trouver la sienne.

GILLES PERRON



SUZANNE MYRE

Le peignoir

Les Éditions Marchand de feuilles

Montréal, 2005, 175 pages

Suzanne Myre est aussi impitoyable dans *Le peignoir* que dans ses trois recueils de nouvelles précédents. Dans les six textes qui le composent, on retrouve un soupçon de douceur et de tendresse, un peu d'amertume, de la dérision, de l'ironie et du sarcasme à souhait, de l'humour jaune ou noir, des calembours douteux ou faciles, ainsi qu'une abondance de clichés et de préjugés.

Bien que l'on passe du « je » au « vous », puis au « elle », le personnage principal reste une femme dans la trentaine, célibataire, désabusée, complexée, envieuse et, surtout, d'un



égoïsme tel qu'on se lasse de sa vision du monde étriquée qui passe par ses névroses, son nombril et son peignoir. Compassion, empathie, tendresse sont des mots absents du vocabulaire de ces femmes en crise existentielle et à la langue acérée. Cet univers où la râleuse cynique est reine me laisse perplexe, me dérange. Est-ce que cette image de la femme correspond à la réalité ? Sommes-nous devenues des êtres égoïstes, sans pitié pour tout, y compris pour l'autre ? Les personnages de Myre sont si détestables qu'on en vient à trouver angéliques ceux qui sont capables de les supporter.

Pourtant, derrière leurs propos mordants et acidulés, se cachent des femmes fragiles et vulnérables, qui doutent, qui ont peur, qui se cherchent. Pourquoi ne pas les faire parler avec moins de dérision ou avec plus de sympathie ? Pourquoi ne pas leur donner une dimension humaine, loin des coups de griffes et des moqueries ? De fait, on s'attache aux personnages de Myre. On voudrait les aimer davantage, mais eux, refusent, préférant se terrer dans leur chalet sans « moustique erre » et nous lancer leurs petites ou grosses méchancetés à la figure pour mieux se protéger de nos tentatives de rapprochement.

CÉLINE CYR



MARC-ANDRÉ BERNIER et RÉAL OUELLET
Nouvelles françaises du XVIII^e siècle
 L'instant même, Québec, 2005, 478 pages

C'est dans la perspective d'une découverte du XVIII^e siècle par les textes littéraires que Marc-André Bernier et Réal Ouellet ont rassemblé les récits qu'ils publient dans les *Nouvelles françaises du XVIII^e siècle*. Chaque nouvelle est précédée d'une brève présentation, qui situe l'auteur, mais, surtout, qui associe le texte à un courant de pensée, à une mode, à une manière de voir et d'être qui définissent le siècle des Lumières. La présentation des 25 nouvelles dans un ordre chronologique (le premier texte date de 1704, le dernier, de 1795) permet de voir l'évolution en même temps que la cohésion de cette époque qui voit la France s'ouvrir sur le monde. D'entrée de jeu, les anthologistes annoncent leurs couleurs en laissant voir qu'ils se permettront, au besoin, d'élargir la définition de la nouvelle... et de la littérature française : le texte d'ouverture est un extrait des *Mille et une nuits*, dans la traduction d'Antoine Galland !

On trouve, dans cette anthologie, les valeurs sûres (et connues) que sont Voltaire, Diderot, Rousseau, Sade, Madame de Staël, Rétif de la Bretonne ou Prévost, mais la majorité des auteurs retenus sont peu ou pas connus des lecteurs, même des enseignants, sauf peut-être de ceux qui se sont fait une spécialité de cette période de l'histoire littéraire. Plusieurs de ces auteurs ont peu écrit ; d'autres ont, au contraire, beaucoup publié en leur temps, mais n'ont pas pour autant laissé derrière eux une œuvre susceptible de durer.

La lecture de l'anthologie est donc d'un intérêt littéraire variable. Il faut accepter que ce voyage dans le temps soit aussi un voyage dans le style pour bien apprécier les nouvelles : alors que certaines se laissent goûter facilement et goulument, d'autres sont d'une digestion plus lourde. Mais toutes trouvent leur intérêt dans la lecture du siècle : le libertinage, la morale, le discours sur l'égalité, la raison, les valeurs orientalistes, la nature, la mythologie et tout ce qui a fait ce siècle encyclopédiste sont tour à tour illustrés par les textes. Complètent le portrait un glossaire fort utile et une sélection de textes sur la « Théorie et critique de la nouvelle au XVIII^e siècle », qui montre comment les auteurs concevaient le métier d'écrire. Opposant souvent la brièveté de la nouvelle à la vaste étendue des romans, plusieurs insistent pour dire que les nouvelles « s'accordent mieux avec la vivacité française. Elles sont la plupart si courtes qu'on peut en lire une tout de suite » (p. 434). Déjà, au siècle de Voltaire, le temps filait et semblait manquer...

GILLES PERRON



DANIEL SERLINE
Maure à Venise
 Vents d'Ouest, Gatineau
 2005, 151 pages

Dans le cercle des auteurs rattachés au fantastique et à la science-fiction, le nom de Daniel Sernine n'est plus à faire. L'auteur a publié trente-cinq livres appartenant à l'un ou l'autre de ces genres, en plus d'une foule de nouvelles à droite et à gauche, et a remporté une douzaine de prix littéraires. Des neuf nouvelles contenues dans le recueil *Maure à Venise*, un certain nombre ont été publiées entre 1993 et 2002 chez des éditeurs moins connus et dans des revues consacrées à la nouvelle.

Sernine visite diverses avenues de la littérature fantastique, certaines moins fréquentées que d'autres – c'est le cas dans la première nouvelle du recueil, « Dans ses yeux une flamme », où il est question de combustion spontanée, un thème séculaire mais étonnamment peu exploité dans le fantastique. Parfois l'auteur revient à des thèmes moins connus et dans des « La Librairie Flamande » et « La fourgonnette psychédélique », des récits de revenants. Quoi qu'il en soit, le traitement n'est jamais banal, Sernine réussissant à faire intervenir des revenants presque sympathiques qui suscitent chez le témoin du surnaturel non pas la peur mais plutôt l'étonnement, la fascination, voire le ravissement et la satisfaction, toutes



MARIE HÉLÈNE POITRAS
La mort de Mignonne et autres histoires
 Triptyque, Montréal, 2005, 169 pages

Marie Hélène Poitras a fait une entrée remarquée dans la sphère littéraire en 2002 avec son audacieux roman intitulé *Soudain le Minotaure* (prix Anne-Hébert 2003), où elle faisait le récit à deux voix d'un viol manqué. Avec *La mort de Mignonne et autres histoires*, elle nous offre maintenant un recueil de nouvelles dans lesquelles elle explore avec empathie la psyché des cœurs paumés, qui jonglent maladroitement avec trois balles de feu : l'amour, la mort et le désir.

Le recueil comporte 12 nouvelles dont la plupart ont déjà été publiées dans diverses revues sous différentes versions. Ici réunies, elles forment un ensemble étonnant qui fait ressortir avec force le malheur, ou plutôt la médiocrité dans laquelle pataugent ses personnages, qui seront lentement poussés hors d'eux-mêmes.

Le recueil, en général bien ficelé, a pour clef de voûte la fuite, qui se fait rarement en avant. Dans ces nouvelles, les humains comme les animaux, qui agissent ici tels des révélateurs et rappellent de belle façon la nature animale de l'Homme, traversent des passages à vide qui mettent en lumière leurs faiblesses et exultent leurs désirs, qui pourraient se résumer à ceci : trouver

une place à soi, une façon de traverser la vie avec un peu moins de douleur au ventre.

« La mort de Mignonne », la nouvelle titre, est de loin selon moi la meilleure du recueil, notamment à cause de sa portée métaphorique. Elle met en scène Mignonne, une jument de calèche, qui goûte jusqu'à s'en étourdir l'ivresse de la liberté, faisant claquer ses sabots à toute vitesse dans le désordre encore tranquille des rues de Montréal à l'aube. Elle galope sans œillères, enfin dételée, survoltée, fonçant dans la liberté comme on s'enfonçait dans un gouffre.

Deux autres nouvelles, « Protéger Lou » et « Sur la tête de Johnny Cash », s'ouvrent également sur les pulsions de vie démontrées par des animaux. Le lecteur peut facilement constater que

des réactions qui font partie d'un éventail d'émotions trop peu souvent exploré, un grand nombre de fantastiqueurs préférant mettre la peur au centre de leurs récits.

L'auteur semble prendre plaisir à rendre hommage à certaines de ses idoles, qu'il s'agisse de Jim Morrison dans « Les portes mystérieuses », de Jack Kerouac dans « La fourgonnette psychédélique » (Kerouac est en fait le revenant drolatique de cette nouvelle...) ou de Jean Ray, sans aucun doute le plus prestigieux des fantastiqueurs qu'ait produits la Belgique. Ce qui frappe dans les récits de ce recueil, c'est la qualité de la narration, qui se veut très poétique par moments. Il suffit de penser à « Maure à Venise », où la beauté des descriptions du paysage italien n'a d'égal que le bonheur de la finale – enfin une chute heureuse et porteuse d'espoir dans une nouvelle fantastique ! –, ou encore à « L'odeur des songes », prose poétique dont le caractère évanescence plonge le lecteur dans l'onirisme.

Bref, malgré le fait que la plupart de ces nouvelles aient déjà été publiées ailleurs, *Maure à Venise* vaut le détour, ne serait-ce que pour se familiariser avec une autre facette du fantastique, qui, oui, peut engendrer des textes à valeur littéraire.

STEVE LAFLAMME

AURÉLIE RESCH
Obsessions
Les Éditions L'Interligne, Ottawa
2005, 96 pages
Collection « Vertiges »

Après *Les yeux de l'exil*, finaliste au Prix des lecteurs Radio Canada et au prix Christine-Dumitriu-Van-Saenen, *Obsessions* est le second recueil de nouvelles d'Aurélië Resch. Sous ce titre évocateur, dix textes courts qui explorent les thèmes de la solitude, du déni, de l'impuissance et du désarroi.

À travers le regard de ses personnages – à la fois fragiles et déterminés – l'auteure se glisse dans les coulisses de l'inconscient. Elle se plie humblement aux obsessions de ses héros, des êtres souvent emmurés dans la désillusion, qui s'accrochent à une idée fixe pour survivre. Resch déshabille ses personnages derrière le paravent qu'ils érigent entre la fabulation et la réalité. Dans « L'âme de fond », une jeune fille fait appel à son imaginaire et au fantasme de la mer afin d'oblitérer sa vie sans joie. Dans cette nouvelle, l'auteure file la métaphore jusqu'à la conclusion dramatique du récit. Au cœur d'« Alouette, gentille alouette... », un vieillard adoucit l'amère réalité de son installation dans une résidence de personnes âgées en se barricadant derrière la réminiscence d'un souvenir d'enfance.

Même quand la situation est moins cruelle, les protagonistes des

nouvelles cherchent toujours à y échapper. « C'est une habitude qu'il a prise au cours de ces fêtes que de créer un univers où il se venge de tout cet ennui et de toute cette bêtise » (p. 45), dit l'auteure au sujet du héros de « Noël » : un enfant grognon, frustré de son rituel le soir du réveillon. Un seul récit échappe au pessimisme du recueil : « Vacances au bord de la grève ». Ce texte charnière, plus long que les autres, présente un personnage central accommodant, qui récupère les événements afin de sauver ses vacances. En adoptant ici un registre moins sombre, l'auteure peut user d'une ironie pleine de saveur.

Resch parvient à créer une tension dramatique constante dans toutes ses nouvelles. Sans verser dans le minimalisme, son style est sobre, son écriture, souple, dépourvue d'affectation. En fine observatrice de l'implicite, elle fait toujours preuve d'humanisme en tournant son regard « vers l'intérieur, sur un quelconque trésor précieux... » (p. 24).

GINETTE BERNATCHEZ



ceux-ci se débattent souvent avec plus de vigueur que leurs congénères à deux pattes, qui semblent se complaire dans leur déchéance (comme dans les nouvelles « C'était salement romantique », « Grunge » et « Nan sans Réal »). « La beauté de Gemma » illustre quant à elle le passage de la puberté et la fin abrupte des illusions, de même que « Fées et princesses au bout de leur sang », qui se lit comme une mise en garde contre la vie, dépeinte comme un miroir aux alouettes : « [...] tu pressentiras [...] que le jour manque de délicatesse, qu'il ne permet pas le dixième des nuances de la nuit, qu'il défigure les amants, rend les oiseaux effrayants, vandalise les filles et culpabilise les garçons. Une fois le jour éclos, plus personne n'a de réponse aux ques-

tions graves. Car le soleil est bien trop lavé du reste » (p. 73).

Si toutes les nouvelles ne paraissent pas aussi achevées (« Grunge » et « Comme la renarde à trois pattes » auraient vraiment gagné à être resserrées), elles soulignent avec une réelle originalité les noirceurs de la condition humaine, que la lumière s'entête à vouloir percer, comme dans cette belle mise en abyme du recueil : « Mais dans ce haut lieu de souffrance et de tristesse, l'aube s'obstinait à entrer par la fenêtre sale, elle pointait ses roses et larguait ses faisceaux mauves, traversant les toiles d'araignée pour se faufiler jusqu'à nous, encore, le jour finissait toujours par nous trouver » (« Protéger Lou », p. 122).

Presque tous les personnages du recueil, même les plus paumés (surtout les plus paumés ?) tendent maladroitement vers ce qu'ils savent être un peu de beauté. Poitras décrit avec une étonnante poésie la beauté de leur mal, en employant les mots glauques du quotidien qui seuls savent dire l'étendue d'une vie passée dans la petitesse, dans le trois fois rien qui finit par faire un tout. Elle écrit un peu *sale*, préconise les mots râpeux, irrévérencieux, elle dépeint des ambiances *cheap*, façon chambres de motel où défilent des vues XXX en permanence. Elle tourne volontiers le fer dans les plaies.

Assurément, c'est là la voix d'une réelle écrivaine. On attend son prochain ouvrage avec impatience.

CHANTALE GINGRAS

CLAUDE VALLIÈRES

Les jours où je suis né

Vents d'Ouest, Gatineau

2005, 153 pages

Il est aisé d'utiliser des phrases remplies de clichés pour parler d'un livre. Ainsi je peux dire de ce recueil de nouvelles que c'est un ouvrage sans prétention, correct, agréable à lire, touchant par moments, doux et apaisant, tout en laissant un arrière-goût de nostalgie et de tristesse.

Claude Vallières est venu à l'écriture par le biais de la chanson. Il a été auteur compositeur, musicien, membre du groupe *La Bande Magnetik*, puis professeur avant de se consacrer à la nouvelle. *Les jours où je suis né* est d'ailleurs son premier recueil. Il compte 17 textes, d'inégale longueur et d'inégale qualité aussi. Même si la majorité des textes nous ravit, d'autres sont bâclés, ou auraient eu intérêt à être mieux circonscrits ou travaillés. Il n'en reste pas

moins que l'auteur réussit à jouer dans un registre assez large pour nous intéresser. La tendresse, l'humour, la tristesse, la dérision, la douceur et les petites misères humaines sont rendues avec justesse. L'émotion est tangible et les personnages, crédibles. Et si je continue dans le cliché, j'ajouterais que ce livre vaut le détour !

CÉLINE CYR

PÉDAGOGIE

GODELIEVE DE KONINCK [dir.]

Lire et écrire au secondaire

Chenelière Éducation, Montréal

2005, 181 pages

Enseigner la lecture et l'écriture au secondaire dans la perspective de la Réforme suscite des questionnements sinon des inquiétudes chez certains enseignants. Godelieve De Koninck et ses collaborateurs proposent un ouvrage de référence qui permet de tisser des liens entre les théories du texte et les pratiques didactiques tout en favorisant chez les élèves le plaisir d'apprendre et de développer des compétences. Le premier chapitre s'attarde d'abord à démystifier l'approche par compétences, les domaines généraux de formation, la différenciation et l'évaluation. Les nouvelles

contraintes de la Réforme se transforment en occasions d'innover. Ensuite, on explore les nouvelles possibilités quant aux types de textes, aux questionnements en lecture, au portfolio en écriture, etc. Enfin, des précisions supplémentaires nous sont fournies à propos, entre autres, des types et des genres de textes, de la démarche d'apprentissage et de l'enseignement de la lecture et de l'écriture. Les cinq chapitres suivants abordent chacun un type de textes : narratif, descriptif, poétique, explicatif et argumentatif. Des éléments théoriques permettent de bien comprendre chaque type de textes afin de se donner de bonnes bases qui aideront ensuite à s'adapter aux discours des manuels et à préparer l'enseignement. Puis, des situations d'apprentissage proposent des activités en lecture et en écriture. Au total, il y a 14 situations d'apprentissage qui inspireront sûrement les enseignants. Voilà un ouvrage qui arrive à point nommé !

MICHEL TURCOTTE



POÉSIE

PIERRE NEPVEU

Le sens du soleil

L'Hexagone, Montréal

2005, 455 pages

Trois ans seulement après la parution de *Lignes aériennes* au Noroît, l'Hexagone publie dans la collection « Rétrospectives », dirigée par le poète Gilles Cyr, l'œuvre poétique de Pierre Nepveu.

Lire du début à la fin les 455 pages de cette anthologie de six recueils de

poèmes permet de voir émerger avec plus de clarté un parcours en écriture, qui semble être celui d'une sorte de fébrilité constante, plus ou moins vive, une impatience, dirigée non seulement vers certains lieux privilégiés ou certains corps, certains gestes, mais aussi, avant tout, vers les mots, vers l'écriture : « Plus loin, d'autres mots déjà me ranimaient. M'emportaient » (dernier vers de *Couleur chair*, 1980), ou encore : « le temps compose son domaine ° l'encre lentement rugit ». Et des années plus tard, dans *Romans-fleuves* (1997) : « Les mots perdus m'emportent, ° ma chambre donne sur le fleuve ». Mais entre ces deux points du temps, Nepveu a beaucoup écrit, presque exclusivement en prose : deux romans (un troisième serait en cours), un essai devenu incontournable sur la littérature québécoise, *L'écologie du réel*, et n'oublions pas la somme anthologique réalisée avec Laurent Mailhot, *La poésie québécoise*. On serait tenté, en observant simplement la forme des poèmes depuis les tout premiers livres jusqu'aux plus récents, de reconnaître dans cette œuvre deux versants plus ou moins opposés l'un à l'autre : d'abord une confusion, un chaos de la syntaxe et des impressions, ensuite, surtout avec *Mahler et autres matières* en 1983, un apaisement relatif, l'atteinte graduelle de ce que le petit texte de présentation (vraisemblablement rédigé par Nepveu lui-même) qui clôt le livre nomme « un phrasé propice à la fois à la précision descriptive et au mouvement méditatif ». On perçoit notamment, surtout dans les deux derniers livres qui font suite à ce silence poétique de plus de quinze ans, l'influence souterraine du poète anglo-québécois Douglas G. Jones, que Nepveu avait rencontré lors de son passage à l'Université de Sherbrooke, auteur de *The Sun is Examen*, formule qui se rapproche effectivement du *Sens du soleil*, dont le beau vers « the world is a leafless wood » rappelle inévitablement le « toute la vie est une forêt sans feuilles » qui ouvre *Romans-fleuves*. Or ces deux versants, ces deux écritures, l'une plus éclatée et rapide, l'autre plus resserrée et patiente, me semblent elles-mêmes représenter les hémisphères d'une pensée (selon diverses modulations d'un livre à l'autre) divisée entre l'impression d'être assaillie de l'extérieur par le défilé sans but des images et l'activité

raisonnable qui consiste à ordonner le tout. Toute la force de cette poésie est en effet sa capacité de maintenir active, dans le poème, l'impression d'être assailli par l'étrangeté du monde environnant : « Un grand orchestre me dévorait. Je n'avais rien à répondre au concert des énigmes, à la beauté souffrante », peut-on lire à la fin de *Couleur chair*, recueil qui apparaît après coup, avec *Mahler et autres matières*, comme une véritable traversée de l'opaque, ce que Nepveu appelle une « vivable damnation » qui se manifeste notamment par une perte de tout repère spatial : « l'espace n'est pas en cause ° mais l'instan-tanée ° métamorphose de la foudre ° en journées dévorantes ». L'être est dévoré, démantelé face au monde. Après *Couleur chair*, comme l'indique cette citation de Pierre Morency que Nepveu place en épigraphe à une section de *Mahler et autres matières* : « Nous n'avons plus de pudeur depuis que nous avons souffert ». Nepveu peut alors écrire, au passé : « la tempête m'a chanté ° par le dedans ». Ce qui se produit alors, peut-être pour compenser cette aspiration aux vastes étendues qui caractérise les premiers recueils, est une sorte de rétrécissement du monde, le retour à la chambre où les images défilent avec plus de lenteur, mais non moins de force. L'être continue d'être assailli : « Tant de matières me rendaient presque fou », mais l'heure est alors moins à la résistance qu'à une sorte d'abandon de soi, de consentement à la dispersion : « Je n'ai plus d'écho, j'embrasse tout ». Nepveu parle alors de la possibilité d'un chant nouveau, d'une musique qui est « un effondrement de moi-même devant mille choses ». Ce passage (au cœur de l'œuvre, précisément entre 1980 et 1983) d'un état confus à la reconquête momentanée d'une certaine stabilité peut être conçu comme le mouvement fondamental de cette poésie, un mouvement qu'on retrouve aussi bien entre le premier recueil, *Voies rapides*, et le deuxième, *Épisodes*, entre *Couleur chair* et *Mahler et autres matières*, et enfin, entre *Romans-fleuves* et *Lignes aériennes*.

Voici donc une œuvre qui évolue, semble-t-il, en niant ses propres aspirations, ou en retournant un éclatement de l'être vécu négativement en une façon nouvelle d'habiter et d'être au monde. Une cheminement précieux, donc, sur lequel il faudra

nécessairement revenir dans les années qui viennent, et dont il faudra continuer d'observer les écarts et les circonvolutions. Il méritait certes le prix David, le prix du Québec attribué annuellement à un écrivain majeur.

VINCENT LAMBERT

RÉCIT-JOURNAL

MARITÉ VILLENEUVE

Je veux rentrer chez moi

Fides, Montréal

2005, 241 pages

Quand tombe le diagnostic, maladie d'Alzheimer, qui explique la confusion et les pertes de mémoire de sa mère, commence l'errance de Marité Villeneuve. « La mémoire de maman

s'en va et je ne suis que douleur ». Quoi faire avec cette souffrance ? Déguerpir, se cacher la tête dans le sable, faire semblant de n'avoir pas compris ? Elle choisit plutôt de prendre sa mère par la main, de l'accompagner. Accompagner, c'est se joindre à sa mère pour aller là où elle va en même temps qu'elle, même si elle ne sait plus où elle va. « Le grand jeu de la vie, c'est risquer jusqu'au bout. Sans savoir si cela vaut la peine.

Sans savoir où cela conduit », dit cette « fille d'une mère atteinte ». Elle doute. Aura-t-elle suffisamment de courage et d'énergie pour survivre à une expérience aussi exigeante ? Saura-t-elle faire taire ceux qui trouvent qu'elle en fait trop ? Pour donner un sens à cette souffrance, elle écrit le journal de cet accompagnement. Pendant près de cinq ans, de 1998 à 2003, elle « recueille les débris sur une page » pour en faire une histoire, « un lieu où vivre sera bon ». Écrire, c'est sa manière de prendre soin d'elle autant que de sa mère. C'est aussi sa manière de faire de cet accompagnement une création.

De ce journal est tiré ce récit magnifique et émouvant, celui d'un accompagnement et celui d'un rapprochement mère-fille. Même si l'une est issue de l'autre, même si elles ont vécu ensemble des pans de leur vie, elles occupaient chacune leur territoire. Elles doivent maintenant se ré-approprier, se re-lia. Elles vont tantôt rire, tantôt pleurer, partager

des instants de bonheur et de désarroi, se caresser, se mettre en colère l'une contre l'autre. Et surtout s'aimer beaucoup. Des étapes du voyage s'avèrent difficiles car « avec la compassion et le dévouement, coexistent certains jours la révolte et le refus ». Comment rester forte quand les rôles s'inversent, quand la fille devient la mère de cette « petite fille handicapée » qui exprime « la détresse de son impuissance » ?

Au bout du voyage, une lumière rassurante blanc cassé. Mère et fille, qui ont marché à « petits pas fragiles sur le chemin de la décroissance », réussissent chacune à rentrer chez elle. Reste la mémoire de l'une qui vit en l'autre et cette mémoire est bien réelle et vivante puisque ce livre en garde une si belle trace.

CÉLINE CYR

ROMAN

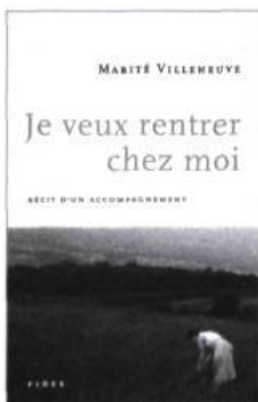
OLIVIER ADAM

Falaises

Éditions de l'Olivier/Le Seuil, Paris

2005, 207 pages

Comment faire passer une autobiographie pour de la littérature ? Olivier Adam évoque dans le récit d'une nuit passée sur le balcon d'un hôtel au bord d'une falaise sa jeunesse, son adolescence, ses débuts d'écrivain, sa vie après la naissance de sa fille. Le titre est bien choisi : d'une falaise, on a la vue libre sur le large. Mais elle peut représenter également le danger de la perte d'équilibre, l'appel du vertige, de la chute. L'auteur a choisi le pluriel puisque chaque étape de sa vie constitue une nouvelle falaise. Celle d'Étretat, de laquelle s'est jetée sa mère après un séjour prolongé dans une clinique psychiatrique, sous les yeux de son fils de onze ans. Les autres sont le résultat de la première, plus dangereuses, plus néfastes encore : d'abord ce père dur, inaccessible ; ensuite les dangers de la jeunesse, la drogue, l'alcool, les camarades, aussi perdus et démunis devant la vie que le narrateur. Ils manquent d'amour familial surtout, jusqu'à se faire exploser la cervelle sous les yeux du père. Sans oublier les traquenards de l'amour, comme cette jeune femme qui se suicide, incapable de faire la paix avec le passé et la mort de sa grand-mère dans le camp d'Auschwitz.



Une lecture trop rapide pourrait faire croire que l'auteur a voulu se débarrasser des démons de son passé, avec la suite de destins, les uns plus horribles que les autres. C'est oublier qu'il est impossible d'enfermer ces squelettes qui continueront à hanter nos rêves, comme le fera longtemps encore la mère morte à Étretat, dont la silhouette continue à accompagner Olivier et son frère. De plus, ce récit ne peut être classé dans la catégorie

« journal », puisque les liens entre les événements et les personnages sont perçus avec une telle lucidité qu'ils révèlent leur sens à mesure qu'ils sont narrés.

Ce texte devient de la littérature – et de la meilleure – parce que les personnages et les drames ont été filtrés maintes fois par la mémoire pour se transformer en *exemples* que tout lecteur peut comprendre. L'auteur les a travaillés inlassablement,

non pas par plaisir (il est loin d'être masochiste, comme le prouve son amour pour sa femme et sa fillette), mais pour voir clair dans sa vie, pour retrouver son équilibre et assumer le poids du passé. De plus, Adam évite le pire piège, celui de pleurer sur sa jeunesse perdue. Aucune mièvrerie, mais toujours une prose précise, à la limite de la sécheresse, un langage austère maintenu tout au long du livre qui ne s'adoucit qu'aux moments où il parle de sa femme et de leur fille, le centre de sa nouvelle vie, qui le protègent et le retiennent au bord du gouffre. Avec *Falaises*, ce jeune auteur donne sa leçon de vie, d'une surprenante maturité.

HANS-JÜRGEN GREIF



PAUL AUSTER
Brooklyn follies
Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal, 2005, 364 pages

Les romans de Paul Auster savent capter l'attention du lecteur dès les toutes premières phrases, et *Brooklyn follies* ne fait certes pas exception à la règle : « Je cherchais un endroit tranquille où mourir. Quelqu'un me conseilla Brooklyn », affirme le narrateur dès le départ. L'aventure annoncée par cet incipit ne laisse planer aucun doute : déjà, nous savons qu'Auster nous gardera prisonnier de son livre jusqu'à la dernière page. S'il tient son pari, l'entreprise a néanmoins de quoi confondre le fidèle amateur, car *Brooklyn follies* n'incarne pas exactement le type de roman auquel nous pourrions nous attendre de la part de l'écrivain américain.

Ce roman, c'est tout d'abord l'histoire de retrouvailles (fortuites, bien entendu) entre le narrateur Nathan Glass, vendeur d'assurances retraité et récemment divorcé, et son neveu Tom Wood, jeune docteur déchu, gagnant sa vie en travaillant dans une bouquinerie. S'étant perdus de vue depuis sept ans, les deux protagonistes renouent rapidement avec leur amitié d'antan en évoquant, entre autres choses, des passions (la littérature) et des aversions communes (les politiques de George W. Bush). Plusieurs autres personnages se greffent à ce duo, permettant du même coup à l'auteur de dresser un portrait (d'aucuns diraient un hommage) sincère de Brooklyn et de sa faune humaine grouillante d'énergie. Cette galerie d'individus – composée d'un libraire homosexuel, d'une serveuse au mari violent, d'un leader religieux plutôt louche, d'une ancienne actrice de films pornos, etc. – est aussi l'occasion pour Auster de rappeler, un peu à la manière de *Léviathan*, les nombreuses contradictions du pays de l'oncle Sam. La différence réside ici dans le fait que tout se déroule au début d'un XXI^e siècle dans le sillage de la grande tragédie new-yorkaise... Du reste, les trente chapitres de *Brooklyn follies* sont autant d'occasions pour l'auteur de rappeler sa virtuosité en matière de narration. Même si nous avons parfois l'impression qu'Auster ressasse de vieux trucs, la magie continue toujours, sans surprise, à opérer de façon très efficace.

Malgré tout, ce roman n'est pas, si l'on pourrait dire, aussi austère que les précédents, d'où le sentiment, à sa lecture, que certains éléments sont absents. Bien sûr, le hasard se fait omniprésent et les coïncidences continuent à modeler l'existence des personnages. Cependant, les coups du destin qui, dans *La nuit de l'oracle*, ouvrent la porte à des situations tordues, presque surréelles, se trouvent désormais au service d'une intrigue plutôt sobre, qui laisse peu de place aux revirements de situation. Le narrateur, pour sa part, ne semble pas habitué, comme certains autres héros de l'auteur, par une urgence d'écrire ou par une sombre déchéance. Voilà qui affecte le rythme du roman tout autant que son atmosphère, de loin plus sereine que dans la plupart des autres fictions d'Auster. Bref, disons-le, *Brooklyn follies* étonne en raison de la chaleur humaine qui s'en dégage. Les amateurs seront peut-être déçus par ces bons sentiments, mais peut-on reprocher à l'auteur d'avoir écrit un roman sur le bonheur et « le désir d'aimer » (quatrième de couverture) ?

JULIEN DESROCHERS

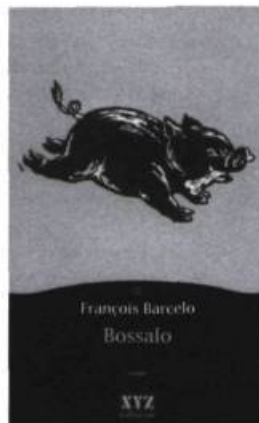
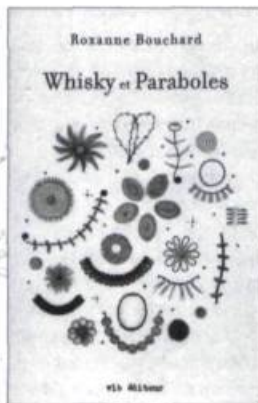
ROXANNE BOUCHARD
Whisky et paraboles
VLB éditeur, Montréal
2005, 275 pages

On n'a pas fini d'entendre parler de Roxanne Bouchard, qui, avec *Whisky et paraboles*, s'est vue décerner le prix Robert-Cliche attribué à un premier roman, afin d'encourager la relève. Elle a bien réussi sa rentrée, car pour un coup d'envoi, *Whisky et paraboles* en est tout un ! D'abord, la jeune professeure de littérature au Cégep de Joliette possède déjà une écriture qui la distingue, imagée, juste, sentie, poétique. Elle sait aussi organiser d'une main de maître, d'une main expérimentée, une histoire et la rendre intéressante, voire captivante, même si, parfois, elle semble accorder trop de place aux mots, aux sentiments, à la poésie, oubliant son intrigue, qu'elle a décidé coûte que coûte de raconter. Par bribes, mais non sans douleur. Car Élie, son héroïne, elle qui a tout abandonné, à la suite d'une mésaventure amoureuse qui a mal tourné, a choisi de recommencer à zéro, ailleurs, dans un autre environnement pour oublier, pour tourner la page, pour refaire sa vie, en accueillant une fillette de huit ans à peine, que sa mère, une jeune femme de vingt ans, alcoolique, a abandonnée, non sans l'avoir violentée, maltraitée même. Toutefois, comme le lecteur s'y attend, le passé ne s'efface pas si rapidement et la page n'est pas si facile à tourner, comme le confirme l'écriture du journal intime, à qui la narratrice s'est confiée pendant près d'un an, depuis son arrivée dans ce

coin de pays, qui ressemble à l'arrière-pays charlevoisien. Elle y rencontre d'ailleurs une galerie de personnages, souvent singuliers pour ne pas dire étonnants ou dérangés, qui meublent son nouvel univers, tel, par exemple, Richard, un auteur-compositeur-interprète, qui collectionne les lettres de ses fans sans jamais les ouvrir et qu'il se contente d'empiler dans diverses pièces de sa maison où il peut à peine bouger tant il en a. À force de lutte, de patience et de volonté aussi, Élie parviendra à amadouer les mots, à les exorciser, quitte à triturer les phrases, souvent incomplètes, mais qui traduisent bien son désarroi.

L'imaginaire de Roxanne Bouchard est riche. Il s'y dégage une belle espérance, même si Élie, « de fuites en aiguille » « de source en aiguille », ne réussit pas à ramener à elle son joueur de mandoline qui l'a abandonnée et sans que l'on sache s'il est réellement parti en tournée, comme elle le fait croire à sa petite protégée, qu'elle a rebaptisée Amorosa. Il faut ajouter qu'elle a des lettres, se qualifiant tantôt de « Maria indécise » (p. 9), de « Florentine qui a manqué son coup » (p. 48), citant quelques vers de Nelligan (p. 84, 166), de Miron (p. 140, 237), de Saint-Denys Garneau (p. 161-162), évoquant encore au passage des titres d'œuvres « pieds nus dans l'aube » (p. 149), « l'océan-tume » (p. 173), « hymne[s] au printemps » (p. 197), sans oublier les nombreuses allusions à la Bible, à l'Évangile et « au Père du gars qui faisait des paraboles » (p. 23). D'ailleurs il est facile de faire encore le rapprochement avec le roman de Hémon quand, dès le premier paragraphe, la diariste évoque « des noms de villages qui baptisaient [s]a tourmente de cette poésie qui a convaincu Maria Chapdelaine de s'établir à Pérignonka : Saint-Féréol-les-Neiges, Saint-Aimé-des-Lacs, Cap-à-l'Aigle, Port-au-Persil » (p. 9), noms qui ne sont pas sans rappeler ceux qu'entend l'héroïne, lors de l'épisode des voix, comme si Élie, elle aussi, était appelée à habiter son nouveau coin de terre et à découvrir les beautés du paysage.

AURÉLIEN BOVIN



FRANÇOIS BARCELO

Bossalo

XYZ éditeur, Montréal

2005, 259 pages

Collection « Étoiles variables »

Victor Bossalo (lire le patronyme à haute voix), c'est le dernier personnage créé par François Barcelo, mais surtout, c'est celui qu'a créé, si on en croit le personnage lui-même, quelqu'un qui est appelé l'Auteur, ou encore qui est représenté par un Il dont la majuscule rappelle la toute-puissance. Bossalo, malgré tout narrateur de sa propre histoire, sait qu'il est un personnage de roman, comme il l'affirme dès la première phrase

du livre. Et surtout, ce qui le désole parfois (ou qui lui convient bien d'autres fois), il ignore presque tout de ceux qui l'entourent et découvre son environnement en même temps que le lecteur. Tout ce dont il est sûr, c'est qu'il est « un beau salaud » (p. 9), parce que son Auteur en a décidé ainsi et qu'il doit se soumettre bon gré mal gré à ses fantaisies : « Ce soir, il a décidé que je ne rentrerais pas tout de suite à la maison. Je ne demande pas mieux. Et je ne peux pas m'y opposer. C'est Lui qui décide où je vais, comme il décide de la couleur de mes vêtements et du nombre de mes cheveux » (p. 11).

Le roman est divisé en deux parties : « Le salaud », où le personnage doit bien se résoudre à correspondre à ce que son Auteur veut qu'il soit, puis « Le héros », où l'histoire fait un saut de 15 ans dans le temps sans que Victor n'ait eu connaissance du temps passé. Il croit même avoir changé de roman, tant tout lui semble différent : en particulier, il est devenu aveugle, effet d'une maladie vénérienne contractée alors qu'il était encore un salaud. Mais sera-t-il vraiment un héros dans cette seconde partie ? Pas tout à fait : Bossalo portera bien son nom jusqu'à la fin.

Les démêlés du personnage avec son Auteur sont le plus souvent réjouissants. Barcelo sait manier l'humour et ne s'en prive pas dans ce délire littéraire, caricature aussi bien de l'écrivain que de l'éditeur. Et au-delà de la farce qui se joue sous nos yeux, il y a, bien sûr, une histoire bien ficelée, avec toute l'habileté que l'on connaît à l'auteur (le vrai, avec la minuscule).

GILLES PERRON

ELIAS CANETTI

Les années anglaises

traduit de l'allemand par BERNARD KREISS

Albin Michel, Paris, 2005, 344 pages

Collection « Les Grandes Traductions »

1938-1939. Quitter Vienne pour s'établir dans la campagne anglaise, à une heure de Londres et des bombes allemandes. N'être qu'un émigrant, un inconnu parmi d'autres – *Autodafé* ne paraîtra dans sa traduction anglaise qu'après la guerre, en 1946. Rencontrer d'influents personnages, les écouter se mettre en valeur ou s'épancher sur leurs malheurs, quitte à passer pour un psychanalyste, ce qui va de soi dans l'étroite mesure où vous partagez avec Freud culture viennoise et judéité. Observer les caractères et les hiérarchies qui prennent forme et se confirment pendant « ces fêtes du non-contact » (p. 91), réceptions à la mode où la froideur des sentiments britanniques l'emporte sur le spectacle désincarné des avions de combat. Apprendre à se taire et se faire

petit : « On peut considérer ça comme une initiation à l'art de la sociabilité » (p. 28).

Aristocrates, érudits, peintres, politiciens, gens de lettres ou de science, tous rassemblés sur une même scène, invités à bien paraître ou bien faire paraître, jouant du coude à coude intellectuel sans jamais toucher personne, de peur d'être touché soi-même dans son orgueil, ce redoutable moteur d'ascension sociale ; et vous voilà, petit à petit, en train de découvrir ces innombrables figures qui, toutes ensemble, « composent une image de l'Angleterre telle qu'elle se présentait vers le milieu de ce siècle » (p. 157), condensé sociologique de ce qui vous fascine et vous rebute tout à la fois dans la nature humaine.

Un mot sur l'écriture, un simple extrait : « Beaucoup de choses en Angleterre étaient ennuyeuses mais, depuis qu'elles se sont muées en souvenirs, elles ne sont plus ennuyeuses du tout. En émergeant, elles se mettent à scintiller. Elles ne veulent pas se perdre dans la nuit » (p. 277). Irrésistible précision d'une prose expérimentée.

Prix Nobel de littérature en 1981, Elias Canetti (1905-1994) aura passé quarante ans de sa vie en Angleterre. Le présent ouvrage rassemble les fragments d'un livre qu'il souhaitait à la fin de ses jours consacrer au souvenir de ces années, ce singulier parcours qui « fourmille de gens, de façons de parler, de destins, d'affronts, d'émotions » (p. 296). Conscient de l'irréparable fuite du temps et, par conséquent, de l'urgence de se souvenir, l'auteur de *Masse et puissance* (1960) nous livre ici ses dernières lignes, tombeau littéraire d'une époque qui reprend soudainement forme sous l'œil intrigué de son lecteur, comme s'il s'agissait cette fois-ci de sauver toutes ces existences, et la mémoire de Canetti lui-même, des dernières bombes de l'oubli.

DAVID LEBLANC

LOUIS CARON
Tête heureuse
Boréal, Montréal
2005, 360 pages

Journaliste, conteur, romancier, poète et essayiste, Louis Caron charme une fois de plus ses lecteurs avec son dernier roman, *Tête heureuse*. L'œuvre se veut une véritable quête personnelle instaurée par une singulière

chasse aux trésors. Bérénice, surnommée « Tête heureuse », apprend qu'elle est atteinte d'un cancer du cerveau. Il ne lui reste que trois mois à vivre. Au lieu de terminer sa vie au milieu de ses bouleaux et de son jardin excentrique, comme l'aurait cru son fils (le narrateur), elle disparaît en laissant derrière elle quelques indices. Le narrateur part donc à sa recherche et s'engage dans le jeu de pistes qu'elle lui a inventé. Bérénice affirme qu'en se lançant à sa recherche son fils, retrouvera une partie de lui-même. À la fois inquiet et curieux, le narrateur accepte de suivre les traces de sa mère. Commence alors un long rallye qui le mènera au bout de la Gaspésie.

En chemin, le narrateur laisse monter à bord de sa camionnette une jeune auto-stoppeuse, Karolyn, mystérieuse, imprévisible et tumultueuse. Elle l'accompagne dans sa quête en le retardant parfois, en lui nuisant ou en l'aidant, selon le moment. Elle s'intéresse au narrateur, le questionne et l'écoute lorsqu'il lui raconte ses souvenirs. En recherchant sa mère, le narrateur revit non seulement son propre passé, mais encore comprend autrement celui de sa mère et de son père, décédé dans des circonstances dramatiques. Parfois, l'auto-stoppeuse devient un personnage prophète qui pressent ou annonce les événements à venir.

L'intrigue savamment ficelée capte l'attention et l'intérêt du lecteur. L'écriture de Caron est riche en métaphores et en symboles de toutes sortes. Les images maternelles abondent. La présence de l'eau, la description des paysages (notamment des forêts et des clairières), l'acte sexuel et amoureux, sont autant d'éléments qui s'unissent pour servir la représentation maternelle et le retour aux sources, thèmes majeurs du roman.

Avec une simplicité déconcertante, Caron nous offre une œuvre qui éblouit, surprend et rafraîchit. *Tête heureuse* est un hommage à la vie qui nargue la maladie et la mort.

SANDRA ROMPRÉ-DESCHÈNES

JACQUES CÔTÉ
La rive noire
Lévis, Éditions Alire
2005, 365 pages
Collection « Polar »

Le nouveau-né de Jacques Côté est arrivé en librairie en novembre dernier. Troisième roman mettant en vedette l'inspecteur Daniel Duval, *La rive noire* diffère de son prédécesseur, *Le rouge idéal* – dont le succès avait été couronné du prix Arthur-Ellis du meilleur roman policier de langue française au Canada – en ce sens que cette fois, il n'est pas question d'une enquête visant à retracer un tueur en série.

La rive noire raconte l'histoire du meurtre de Florence Marquis, épouse d'un important homme d'affaires de Québec, Charles Marquis, qui souhaite se présenter à la mairie de Québec aux prochaines élections. Florence a été empoisonnée à l'arsenic. Comme elle était très appréciée et aimée non seulement des siens mais également de la communauté de la Vieille-Capitale, le crime ne passe pas inaperçu dans la ville et Charles Marquis voit ses ambitions menacées. Qui plus est, Duval découvre que Marquis est homosexuel et mène une double vie depuis bon nombre d'années, ce qui rend les apparences encore plus louches...

Le roman de Côté, dans l'ensemble, entraîne une lecture attentive, le lecteur ne pouvant qu'être captif de chacune des pages en raison de la fluidité et de l'élégance du style. L'intérêt de cet ouvrage réside peut-être davantage dans les descriptions majestueuses que l'auteur fait de la ville de Québec ainsi que de l'ambiance posttréférendaire (l'histoire prend place en mai 1980 et l'enquête débute le lendemain du vote, le 21 mai), ou encore dans la critique qu'il fait des médias sensationnalistes (*Le Journal de Québec* et l'animateur André Arthur, quoiqu'il ne soit pas explicitement nommé, en prennent pour leur rhume – Arthur faisait d'ailleurs partie des personnages de *Nébulosité croissante en fin de journée*, le premier polar de Côté), dans la critique de la religion catholique et du clergé qui la représente ainsi que dans la critique de l'homophobie et/ou de la méconnaissance de l'homosexualité. On s'intéressera aussi au troisième polar de Côté en raison de la recherche évidente que l'auteur a menée, entre autres en ce qui a trait à la musique et aux faits de société qui ont marqué le début des années quatre-vingt.



Seule ombre au tableau : quelques chapitres de *La rive noire* semblent plus ou moins utiles au déroulement de l'histoire. On comprend mal pourquoi consacrer autant de pages, au début du roman, à une enquête qui précède la principale – l'auteur y était allé de la même stratégie dans *Le rouge idéal*, sans doute pour faire l'étalage des compétences de l'inspecteur Duval –, et encore moins pourquoi, en plein milieu du récit, survient une mini-enquête lors de laquelle Duval aide sa fille à récupérer des objets qu'elle s'est fait voler dans son appartement.

Quoi qu'il en soit, *La rive noire* est un roman riche qui confirme Jacques Côté comme un des excellents auteurs de romans policiers du Québec et qui fait suite de manière brillante à la biographie de Wilfrid Derome, premier médecin légiste du Québec, qui avait valu à Côté le Grand Prix *La Presse* de la biographie.

STEVE LAFLAMME

CATHERINE DORÉ

L'exécuteur

Éditions de Mortagne, Boucherville
2005, 487[3] pages

Premier roman de Catherine Doré, professionnelle de recherche au Département de psychologie de l'UQÀM, *L'exécuteur* est un roman policier à classer dans le sous-genre des *serial killer* ou des meurtres en série. L'intrigue se déroule en grande partie dans la région de Portneuf et dans le secteur Gaudarville, qui longe les boulevards Duplessis et Charest Ouest, à Sainte-Foy. C'est d'ailleurs dans un boisé aujourd'hui rasé de ce secteur que des enfants, il y a une bonne dizaine d'années, avaient découvert le cadavre d'un homme en état de décomposition avancée. C'est dans ce même endroit, avant la construction

des cinémas, qu'a enterré les cadavres d'une trentaine de femmes, toutes âgées dans la trentaine, le meurtrier que met en scène Catherine Doré, qui terrorise, sous son costume noir et sa cagoule, depuis vingt ans toute la population. C'est sans aucun doute le pire meurtrier en série qu'a connu le Québec, d'autant qu'on a aussi découvert les cadavres d'une douzaine d'autres femmes dans le Jardin de sa résidence secondaire, quelque part dans la

région de Portneuf. La narratrice, professeur en congé sans solde à l'UQÀM, accepte la proposition de son mari d'emménager au 112, rue du Chanoine, voisin d'une magnifique maison de pierre ancestrale qu'habite un couple pour le moins étrange, dans l'intention d'écrire un roman, qu'elle porte en elle depuis longtemps. Elle surprend, un jour, un visiteur vêtu de noir, qu'elle associe à l'ancien propriétaire, qui ne cesse de venir épier les agissements des nouveaux occupants. Pierre, le mari de Marie-Paule, la narratrice, conteste toutefois l'identité de ce supposé désaxé et les relations du couple se détériorent. D'ailleurs Pierre quitte bientôt sa compagne, pour participer à une croisière dans le Pacifique avec un camarade de collège. Apprenant qu'un drame est survenu dans la maison voisine, la narratrice se lance dans une recherche qui la mène jusqu'au Séminaire de Québec puis à l'archevêché sur les traces d'un certain Édouard, alias Émile, qui aura un rôle important dans le reste de l'intrigue, pendant que les policiers enquêteurs de la ville de Québec tentent d'élucider le mystère de la disparition de plus de quarante femmes dans la région de Québec depuis une vingtaine d'années. Les recherches de la narratrice et sa détermination aideront finalement les fins limiers à démasquer le coupable.

L'écriture de Catherine Doré est de qualité. Quant à l'intrigue, sans être inintéressante, elle manque de rigueur, de souplesse aussi, et s'empêtre dans des considérations psychologiques qui retardent la lecture. Un bon correcteur aurait certes supprimé ces passages inutiles, de même que tout ceux qui touchent à la maladie du père, car ils ont pour effet de ralentir l'action et de diminuer l'intérêt. Voilà qui me semble indispensable pour que ce thriller soit « essoufflant » et que le lecteur, porté par la tension dramatique, soit cloué sur son fauteuil (quatrième de couverture).

AURÉLIEN BOIVIN

RÉGIS JAUFFRET

Asiles de fous

Gallimard, Paris
2005, 213 pages

Quatre personnages, deux lieux : la maison des parents, l'appartement de leur fils et de sa maîtresse. Le jeune homme vient de prendre l'avion pour Toulouse. Le père rend visite à la jeune femme et, pendant qu'il remplace le

vieux robinet dans la cuisine, lui annonce que son fils l'a chargé de dire qu'il la quitte, qu'il ne l'aime plus. Le scénario le plus quelconque pour un roman d'amour ? Détrompez-vous. C'est le point de départ pour le délire verbal le plus surprenant que j'aie lu depuis longtemps. Les parents affirment : « Pour vous dire la vérité, l'amour nous indiffère vraiment, nous n'y pensons jamais, et nous ne l'évoquons que machinalement, comme les athées s'écrient mon Dieu quand ils ont égaré leur carte de crédit » (p. 198). Car dans ce roman, tout tourne autour de l'amour, tantôt vu par l'un, tantôt par l'autre. Insaississable, il finit par rendre les gens fous, et les cervelles surchauffées des personnages se transforment en asiles où les barreaux devant portes et fenêtres ne sont que des protections factices. Chacun tente de garder un semblant de santé mentale, mais c'est peine perdue : lisez les banalités, effrayantes, que profère le père, descendez dans les propos de la mère aux neurones survoltés. Sa pensée est obnubilée par le thème de la maternité qui rejette le géniteur après la fécondation pour que la femme se consacre au fils, qu'elle châtre ensuite tout en le protégeant des femelles rivales. Quant à la maîtresse, sa folie est causée par la douleur et l'abandon ; celle du fils trouve son origine dans l'incapacité d'aimer, dans la médiocrité du personnage.

Ainsi chacun torture l'autre, mais pas n'importe comment. Sous la plume de Jauffret, les paroles se font assassines, les métaphores sont autant de flèches empoisonnées, la perception du « réel » est truffée de lames de rasoir qui infectent chaque blessure. Ce texte, qui tente de définir la condition amoureuse, est d'une clarté et d'une beauté hallucinantes, uniques et inouïes. Plus qu'un morceau de bravoure, il est une construction élégante où la voix narrative change d'une phrase à l'autre, où les pensées se chevauchent à mort. Ce roman désarçonne, dérange. On le quitte, inquiet, mais on reprend des passages entiers pour le simple plaisir de goûter à ce fruit de la connaissance. On va en enfer pour bien moins que cela.

HANS-JÜRGEN GREIF



BRIGITTE FONTAINE

La bête curieuse
Flammarion, Paris
2005, 135 pages



Brigitte Fontaine, bien connue dans la francophonie comme chanteuse, livre avec *La bête curieuse* un roman fougueux, fébrile, électrique. Le style est exubérant, comme l'auteure, qu'on reconnaît à peine déguisée dans le personnage central, Hanna, la femme écarlate (la bête curieuse ?) qui s'habille « jubiloirement d'une grande robe de cuir rouge sombre jusqu'aux pieds, d'une mantille et de mitaines noires » (p. 11) ou d'un

« costume kaki à traîne » (p. 42).

Hanna est une femme de passion : elle aime les cigarettes épicées, la vodka rouge, les fringues, le luxe frivole, les « chevaux qu'on monte à cru sur les plages », les « limousines ambrées, fourrées de peaux d'ours », le vent, la mer, « l'argant qui fait des

miracles », Chopin, Mozart, le « stuc travaillé par des armées d'anges », les fauteuils cramoisis, le velours et la soie, les chats, les perles roses, les diamants qui scintillent, les « mosquées qui ravissent », les « paniers de poussins d'aigle », les « yaourts de brebis au miel d'oranger », l'« all-gresse turbulente du champagne », les fêtes foraines, les « livres où l'on plonge comme dans un profond bassin de nénuphars », les « peaux de tigres des neiges par terre pour l'amour ». Car, Hanna aime par-dessus tout l'amour qu'elle exprime parfois dans un cri de loup ou dans un « cri filé d'ange électrocuté ».

Hanna est le pivot d'un récit qui se développe sous la géométrie molle d'un triangle amoureux qui se défait et se refait. La trame narrative est ténue, elle sert de toile de fond à de longues et folles envolées lyriques qui surgissent de façon récurrente, alternant entre l'euphorie : « Il fait jour, il fait si jour qu'on oublie la nuit. On va prendre des bains de lumières, on court les bras écartés, les fleurs éclatent. Le jasmin et le chèvrefeuille grisent,

les pivoines s'extasient ; les palais et les sanctuaires luisent » (p. 47), et la mélancolie : « ...ah comme je suis triste, tout est déprimé, vidé, désamorcé, inhabité, je suis triste dans ce triste caprice, triste comme un mort sous la terre froide, froide... » (p. 48).

Autour d'Hanna les hommes virevoltent : Konrad-son-mari, jaloux comme un ex, une ombre tapie dans le noir ; Iwan-l'amant-aux-prunelles-jaunes, le mâle puissant, l'« affamé de sexe », celui qu'elle désire tremblant d'excitation pour qu'il la prenne, la « gamahuche » (p. 10) dans l'alcôve tiède d'une calèche, « emportée par des chevaux de chair ou de vapeur » (p. 11). En attendant Iwan (ponte de la Mafia qui règle des affaires de famille), Hanna passe le temps avec des amants qui n'ont pas de nom, qui la font rire, des « adolescents gracieux », des « oiseaux de passage » et même une « diablesse athlétique aux genoux finement ciselés » (p. 81)... La vie passe, festive, avec les amies, légères : Betsabée, « bigarrée et virevoltante » qui « mange les gâteaux et boit le thé noir avec de gracieux gestes d'oiseau »

ROBERT LALONDE

Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure ?
Boréal, Montréal
2005, 157 pages



Un garçon de 13 ans, seul, fragile et vulnérable, étouffe dans un pensionnat trop strict à l'aube de la Révolution tranquille. Il porte en lui une terrible blessure d'enfance qu'il ne peut confier à personne dans ce milieu étrié. Pour se consoler, au mieux faire taire son mal d'être obsédant, il se réfugie dans la poésie, la musique et la nature. Il survit ainsi à l'ennui, à la morosité et à la solitude oppressante.

Ce garçon bascule vers la vie d'adulte et ne sait plus qui il est ni vers quoi il va. Il aspire à la singularité dans ce milieu conformiste et uniforme. Il découvre son corps, connaît ses premières pulsions érotiques dans un cagibi, où il laisse le soleil caresser son corps nu. Il explore sa sexualité et, dans ce milieu d'hommes, il entretient des amitiés troublantes

et ambiguës avec des pensionnaires aussi blessés et mêlés que lui. Il noue des liens où se mêlent l'amour, la crainte, la honte aussi. Parfois, il se réfugie auprès de sa famille, de qui il se sent mal aimé et incompris. Dans sa maison, au fond de la baie, près du lac, à l'ombre des trois pins qui montent la garde et le protègent, il trouve un peu de réconfort, mais le plus souvent il est seul, se sent seul et reste caché pour que les autres le laissent tranquille.

Cet adolescent en quête de lui-même se questionne, interroge et ne se satisfait pas de réponses convenues. Ce solitaire rebelle fait de la maladie une alliée pour échapper à la platitude désespérante du pensionnat, où s'enseignent des matières ternes, mortes, inutiles. « Je me soule d'impasse, d'impudence, de détresse, à me rendre malade ». Il rejette le rôle que cherchent à lui faire jouer sa famille, l'école, le milieu social et les nouveaux hommes de pouvoir. Être lui, juste lui, et ne pas entrer dans un moule, voilà sa propre quête d'identité. Il cherche à exister et pour cela, il sait qu'il doit accoucher de lui-même.

L'écriture de Robert Lalonde est superbe et traduit magnifiquement cet âge trouble. On voudrait consoler cet enfant désespéré et l'aider à grandir. Farouche, il ne se laisse pas faire aisément puisque qu'il est aussi à l'âge de vouloir s'affirmer, se choisir, s'adopter.

CÉLINE CYR

DIANE LACOMBE

L'Hermine de Mallaig
VLB éditeur, Montréal
2005, 525 pages

Voici le troisième volet d'une saga écossaise, située sous le règne de Robert III, à la fin du XIV^e siècle. Lite MacGugan, pupille de la comtesse de Ross, sauve le mercenaire (« cateran ») Baltair MacNeil de la potence en l'épousant. Installée au château des MacNeil, à Mallaig, elle assiste aux luttes intestines des clans écossais et à leur révolte contre un monarque faible. Baltair accède au rang de chef de son clan, les époux sont réunis. Deux enfants naissent : l'un conçu avec le fils de la comtesse de Ross, l'autre à la suite d'un viol commis par un jeune membre de la famille

(p. 55), Zoé, « rebondie et joviale » et sa fillette Alice aux joues potelées et rouges, au pied charnu. Elles potinent en savourant des petits cafés veloutés, du rhum au citron vert dans les salons fleuris fardés d'or et de pourpre. Un jour, Hanna trouve un enfant ; elle le nomme Ravy, le cache, le gave de fraises et de brioches, « de crème à la cannelle et de chair fine de crabe » jusqu'à ce qu'il devienne joueur de poker professionnel. Entre-temps, Iwan assassina Konrad-le-serpent-noir. La vie passe. Hanna a 53 ans, en « robe rouge de Chine » elle épouse Iwan dans « la perspective de la fête éternelle ». Puis, Giovanni l'irrésistible chanteur de *rock and roll* enlève Hanna le jour de son mariage ; ils partent vers l'inconnu et la vie, la fête recommence ailleurs jusqu'à ce que la maladie, la vieillesse, le malheur, la jalousie, le désespoir ne viennent assombrir le bal. Et, *in extremis*, Iwan encore et à jamais.

Les lieux et l'époque ne sont pas nommés : « Tous les temps et tous les univers. Le Nord, le Sud, les galaxies givrées lointaines, le sable et la neige,

les ruelles puantes, les avenues spacieuses, le début des printemps, les renaissances, les décadences... » (p. 19). Les calèches roulent à côté des Ferrari, les femmes agitent des éventails, Hanna porte des tricots en lycra ; dans le ciel de Saint-Petersbourg ou de Paris, des supersoniques laissent des traces. Hanna, tantôt « Blanche-Neige avec les oiseaux les biches et les lapins », tantôt Mary Poppins sous son ombrelle rouge, traverse un conte de fées baroque à l'ère de Mickey. Le récit est une cavalcade, un manège où les chevaux sont d'écume et d'acier. La réalité ambiante est surréaliste, surannée et actuelle, impressionniste dans l'effervescence de l'instant et des images que l'auteure juxtapose, pêle-mêle.

L'écriture est enflammée, orgasmique, lumineuse et parfois sombre. Le rythme a du souffle et les mots sonnent comme dans les refrains de la souveraine Brigitte, celle qui est née « en 1827 ou en 2043 (selon l'inspiration du moment) » comme l'indique la quatrième de couverture.

CHANTAL GAUDREULT



royale. La succession est ainsi assurée, même si nous apprenons à la toute fin du texte que le généreux Baltair, qui accepte les bâtards comme s'ils étaient de lui, est infertile.

Bâti sur des personnages historiques, du moins en ce qui concerne les luttes des clans et la famille royale, le roman laisse entrevoir un tableau grandiose de l'Écosse médiévale. Malheureusement, le lecteur sort de cette longue lecture aussi peu instruit qu'à son entrée : nous n'apprenons pour ainsi dire rien sur la vie quotidienne de ce peuple rustre, rien sur les habitudes alimentaires, très peu sur le commerce (les initiatives de Lite, visant le port de Mallaig, sont amorcées puis oubliées), la laine, le tissage, (nous ne savons même pas quelles sont les couleurs du clan), le transport, les interactions avec l'Angleterre, sauf la menace du roi anglais d'envahir le territoire, les meubles, les intérieurs. Lacombe met l'accent plutôt sur une histoire d'amour entre les époux, diluée dans l'eau de rose dont le parfum devient rapidement agaçant. Sur plus de 500 pages, le lecteur tourne dans le vide. Car nous savons, bien sûr, que l'aversion de l'une et la fuite constante de l'autre aboutiront

dans l'inévitable *happy end*. C'est le manque de travail de recherche, incontournable pour le genre, qui rend le livre inintéressant pour qui veut mieux connaître et le pays et l'époque en question. Au lieu de prendre ce texte pour de la littérature, retournez plutôt au bon vieux Walter Scott. Ce n'est pas par l'enthousiasme pour cette région des îles britanniques (fascinante et très belle, il est vrai) et le « romantisme » qui s'en dégage que l'on construit un roman historique, mais par une solide connaissance de tout ce qui l'entoure.

HANS-JÜRGEN GREIF

DENISE LANDRY

Vernissage

Vents d'Ouest, Gatineau

2005, 128 pages

Collection « Azimuts »

Denise Landry s'autorise un défi courageux pour débiter en littérature. Dans *Vernissage*, son premier roman, elle aborde, par le biais de la peinture comme outil de thérapie, le thème fort complexe de l'aliénation. Son héroïne, Brigitte Lèvesque, peint à titre préventif, pour ne pas mourir, pour ne pas sombrer dans la folie. « La

peinture comme remède » (p. 11), dit-elle. Mais, un remède à quoi ? Le ressort dramatique se noue autour de cette question, le jour où le « médicament » se révèle inefficace.

Le roman s'ouvre sur un rêve obsédant qu'il est tentant de décrypter. Or l'héroïne s'y refuse, bien entendu. Elle tient tête à ses nuits agitées en transposant son anxiété sur une toile. Brigitte peint pour elle-même ; un jour, pourtant, elle se laisse convaincre de participer à une exposition collective au centre communautaire de son quartier. Cette décision infléchit gravement le cours des événements. La veille du vernissage, au printemps du nouveau millénaire, Dolorès – comme douleur – prend la place de Brigitte dans l'esprit de celle-ci et sabote les tableaux destinés à l'exposition. L'année suivante, le 26 août 2001, Brigitte relate les circonstances de l'incident – le lendemain de son premier vrai vernissage. L'auteure a maintes fois recours à de tels repères chronologiques ; une tactique qui l'empêche de



s'emmêler dans une trame narrative compliquée. Cette précaution trahit sans doute l'écrivaine débutante, mais elle s'avère fort utile au lecteur.

Le roman acquiert son élan quand, aiguillonnée par la curiosité, Brigitte se plonge dans les journaux afin de lire les articles qui la concernent. En partant des fiches descriptives de ses toiles, dressées par les critiques, elle rassemble graduellement les morceaux d'un passé refoulé : un procédé original, imaginé par l'auteure pour ressusciter les souvenirs d'une enfance saccagée par le climat de violence qui régnait à la maison. Au milieu du roman, l'héroïne oublie momentanément son œuvre et l'histoire bifurque vers un passé récent : une rupture amoureuse, le décès de sa mère et, à l'évidence, une santé mentale déclinante.

Landry possède le sens des images et son écriture est suggestive. Le ton âpre du personnage principal oscille entre la fébrilité et l'apitoiement. Le lecteur saisit rapidement la fragilité mentale de Brigitte. C'est elle qui conduit le récit, qui revit, à notre intention, des épisodes tragiques qui, souligne-t-elle à deux reprises, lui furent racontés, puisqu'elle avait perdu tout contact avec la réalité. Ainsi nous ne possédons que son point de vue, et elle nous entortille avec son discours. Cette approche apporte une plus-value à sa folie. En revanche, le roman verse parfois dans le mélodrame. Brigitte traîne un fardeau alourdi à outrance. Un ultime tableau, appelé *Mea culpa*, fournit un éclairage insuffisant à l'histoire, et le dénouement nous est révélé d'une façon un peu emphatique.

GINETTE BERNATCHEZ

GENEVIÈVE LAUZON

C'est fou comme une simple phrase...

Montréal, Lanctôt éditeur

2005, 121 pages

La parution de *C'est fou comme une simple phrase...* de la Québécoise Geneviève Lauzon, à la fin de 2005, est malheureusement passée à peu près inaperçue. C'est dommage, car il s'agit d'un roman policier digne de mention. En tout cas, pas du genre à laisser indifférent !

D'entrée de jeu, on nous plonge dans un univers de roman policier, celui de Fernand Fauteux, un vieux flic, réveillé en pleine nuit pour un sordide meurtre à l'arme blanche dont

la victime, Francœur, habitait l'avenue Boucher. Son seul indice, fraîchement peint sur un mur, l'énigmatique « À la rive des vents/Faut savoir se sauver ».

Dès lors, sans transitions autres que des dates, le lecteur part à la dérive.

D'abord dans l'univers lyrique d'une jeune femme de 26 ans qui « depuis longtemps [vogue] entre deux rives ». Puis dans ceux plus prosaïques de Pietro Brouillard (qui vient de bénéficier de sa « sortie Définitive » de l'hôpital psychiatrique), de Micheline Michaud (qui avait trouvé *Sa* phrase il y avait une dizaine d'années, une phrase qui lui en avait amené bien d'autres, toutes des histoires que tous et chacun lui demandaient de leur raconter), de Claire Dubois (rédactrice politique du *Parti immobiliste évolutif* qui avait terminé sa campagne « Nette Cité » sur la phrase « À la rive des vents, il faut savoir se sauver. »), de Justine Francœur (une jeune fille à qui un monsieur avait dit « Il arrive des vents. Il faut savoir se sauver » sans qu'elle comprenne trop bien et qui s'était adressée à son grand demi-frère Titi), de Lambert Soucy (qu'une camarade de classe, Claire Dubois, avait traité de *reject* alors qu'il n'avait que dix ans), de Philippe-Alexandre Major-Bonenfant (jeune fugueur de 16 ans, enfant prodige qui enchantait sa mère mais moins son beau-père qui avait rapidement conclu que le cher Philippe-Alexandre était l'assassin de Francœur et qui avait prévenu les policiers) et finalement de Thierry Francœur (le mort, à qui trois vermines étaient venues ce matin-là réclamer les 600 \$, mais qui les avait envoyés promener avant de prendre calmement sa douche puis de sortir pour faire des emplettes en prévision de la venue de sa bien-aimée).

Eh oui ! Même Maigret y aurait laissé sa pipe ! Quelle est la réponse à cette énigme *sphinxique* ? Mais voyons, ça saute aux yeux dès la cent vingt et unième et dernière page...

FRANÇOIS BÉLANGER

MASSOUD AL-RACHID

(ALIAS JEAN LECLERC/LELOUP)

Noir destin que le mien

Leméac, Montréal

2005, 101 pages

Cela n'est un secret pour personne : si Massoud Al-Rachid signe ce bref roman, c'est bien Jean Leclerc, père du (plus très) défunt Jean Leloup, qui a

tenu le stylo. J'avais évidemment certaines attentes face à ce premier roman. J'aime beaucoup l'univers joyeusement déprimant et cynique que Leloup a construit à travers ses nombreuses chansons ; j'aime assez aussi l'attitude bon enfant et souvent irrévérencieuse de ce chanteur tout, sauf académique. Je me disais que sans doute un peu de tout cela se retrouverait ici. Et je n'avais pas tout à fait tort.

Noir destin que le mien se veut un écho à *Candide*, le célèbre roman de Voltaire. Tout comme le héros ingénu des Lumières, Massoud Al-Rachid parcourt la planète dans un périple qui lui en apprendra beaucoup sur le monde et sur lui-même. Par contre, Massoud n'a rien de la candeur du jeune héros voltairien ; c'est plutôt un

froussard veule, plus idiot qu'ingénu, trempé de vanité. Dans son périple à travers le monde, il voit des horreurs (qu'il a souvent lui-même provoquées), encourage des dictatures, baisse les bras devant une nouvelle forme d'eugénisme, met le feu à l'Éden – rien de moins –, et laisse des extraterrestres éliminer tous ses semblables sans rien tenter pour sauver le monde, ne pensant qu'à se recroqueviller au fond de sa caverne.

En fait, ce que Massoud a surtout d'exceptionnel, c'est ce fabuleux complet gris perle, sorte de peau de chagrin (mais chic et inaltérable), qui réalisera son vœu : celui de pouvoir voyager et de vivre assez vieux pour voir le monde évoluer et, peut-être, acquérir un peu de sagesse. Mais Massoud fête bientôt son bicentenaire sans jamais apprendre de ses erreurs, devenant l'antihéros par excellence : « Moi ? Ce que je faisais pendant ce temps ? Le lecteur croit-il que j'essayais de conseiller le prince et le roi, mettant à profit mes expériences riches, mes voyages interpellants pour leur rendre la raison ? Il m'imagine m'interposant afin de protéger les filles du viol ou de la lapidation, ou organisant des camps de réfugiés et distribuant aux malades et aux faibles des médicaments achetés avec mes milliards de profits boursiers, ou faisant des grèves de la faim ? Je le remercie de sa confiance continue, mais non : j'essayais



seulement de tirer mon épingle du jeu et je faisais mettre des systèmes d'alarme pour protéger mes caves à vin » (p. 87-88).

Le roman de Leclerc présente des éléments vraiment intéressants, comme l'autoflagellation morale du héros, qui s'accuse volontiers de tous les vices, mais qui n'arrête pas pour autant de les rechercher et, aussi, le regard à la fois désinvolte et piquant qu'il pose sur l'actualité et l'homéropédie. Cependant, l'ensemble manque de souffle et plusieurs passages paraissent improvisés, même un peu gratuits, comme les grands pans du récit consacrés aux pulsions sexuelles du fameux Massoud, qui consomme les femmes (toutes follement volontaires et débordantes d'énergie !) comme des grappes de raisin. Il y a

quelque chose de résolument adolescent dans la trame narrative qui fait d'abord sourire par sa truculence, mais qui à la fin agace, parce qu'on a la désagréable impression que ces passages servent principalement à masquer le manque de substance de l'ensemble. Le lecteur doit faire plusieurs petites traversées du désert avant de trouver une phrase-source à laquelle s'abreuver.

L'idée de mettre en scène un Candide cynique et hédoniste était vraiment très originale, et prometteuse. Mais Leclerc ne va pas au bout de cette idée et nous livre ici un roman qui paraît inachevé et qui, malheureusement, noie ses effets dans un tout qui paraît un peu bâclé, rédigé au petit bonheur, selon l'humeur du jour.

CHANTALE GINGRAS

HENNING MANKELL
Avant le gel
 Seuil, Paris
 2005, 440 pages
 Collection « Policiers »

Dans ce dernier roman du Suédois Henning Mankell, c'est encore le commissaire Kurt Wallander, son héros habituel, qui mène l'enquête. Du moins, officiellement. Car sa fille Linda, aspirante policière, qui a terminé sa formation mais dont l'entrée en fonction, faute de budget, ne se fera qu'à la fin du récit, est au cœur de cette histoire où une secte de fanatiques religieux chrétiens projette de purifier le monde par la violence. Linda est d'abord mêlée à l'enquête par accident (son amie Anna disparaît), et ensuite par son



SOPHIE LEPAGE
Lèche-vitrine
 Triptyque, Montréal
 2005, 147 pages

Lèche-vitrine... Sophie Lepage ne pouvait trouver un titre plus éloquent pour son premier roman. En recourant à la métaphore expressive de la « consommation », elle esquisse le portrait à peine caricatural d'une jeunesse vieillissante

qui s'ingénie à matérialiser ses rêves, mais pas à n'importe quel prix.

Dans un premier temps, elle met en scène des personnages unidimensionnels. L'ironie critique de l'entrée en matière plante le décor : « Ce jour-là, Marie s'enticha d'une kyrielle de bagatelles. Parmi elles, une exquise veste bleue et un charmant jeune homme » (p. 7). Le bel inconnu lui avait souri, Marie avait répondu à ce sourire. « Voilà, elle était amoureuse » (*ibid.*) Toutefois, c'est le panier installé sur le guidon de la bicyclette de Marie qui avait attiré l'attention de ce dernier. Philippe songeait depuis longtemps à se procurer une sacoche pour vélo mais, en consommateur averti, il ne parvenait pas à fixer son choix sur le modèle idéal. L'histoire débute ainsi sur un malentendu sciemment entretenu tout au long du roman.

Une foule de personnages typés gravitent autour des héros de cette comédie sentimentale. Claudia, l'ex de

Philippe, recherche des produits de luxe : une carrière prometteuse, une vie amoureuse linéaire, un bébé... Carl, le colocataire de Marie, est un consommateur impulsif. Son quotidien ne manque pas de piquant, mais il ne parvient pas à retenir Simon, « l'homme de sa vie ». Jérôme, le colocataire de Philippe, butine à droite et à gauche, sous le regard compréhensif de Valérie, tandis que, de son côté, Andy, le nouvel amoureux de Marie, ignore qu'il prend à moyen terme la place de l'inaccessible Philippe. « Entre la New Beetle de ses rêves, qu'elle ne posséderait probablement jamais, et la Lada antique, qui était accessible mais ne lui convenait pas... y avait-il un juste milieu ? » (p. 122). Marie ne connaît pas la réponse.

Nous suivons simultanément les aventures tragi-comiques de Marie et de Philippe. Tout au long du récit, ils tenteront de se rencontrer. Y parviendront-ils ? Lepage adopte une formule qui rappelle l'écriture télévisuelle. Le style est efficace, car la romancière fait rebondir l'intrigue avec suffisamment d'adresse pour éviter au lecteur de zapper. Des chapitres très courts, coiffés de titres insolites, imposent un rythme alerte. Au fil de la narration, les personnages s'étoffent. Sur un fond apparemment superficiel, ils débattent des questions actuelles soulevées par les trentenaires : l'amour indéfinissable, les emplois précaires, les valeurs sociales et

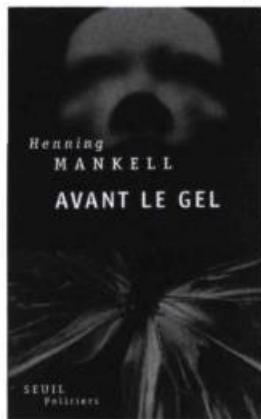


personnelles de chacun. En s'adonnant à une prudente valse-hésitation, ils s'efforcent de faire le tri entre les rêves encore réalisables et ceux qui sont illusoire.

Le charme de ce roman, avant tout divertissant, réside dans son absence de malice. Les personnages sont attachants, un peu naïfs, mais résolument optimistes. C'est un hasard facétieux qui s'amuse à leur faire des crocs-en-jambe. Entre eux, ils sont généreux et attentionnés. D'ailleurs, l'auteure réussit pratiquement à nous convaincre que la génération des « colocs » détient le secret des rapports conviviaux spontanés.

GINETTE BERNATCHEZ

père, qui l'invite à l'accompagner sur le lieu d'une découverte macabre (une tête de femme décapitée, placée à côté de ses mains jointes et d'une Bible annotée). Linda Wallander est comme son père : têtue, au point d'en être un peu obtuse, solitaire, téméraire, elle fonce en suivant ses intuitions sans trop penser aux conséquences. C'est donc elle qui fera les découvertes et les liens essentiels à la progression de l'enquête que dirige son père.



Le roman traite du phénomène des sectes extrémistes, à travers un leader charismatique qui a été formé à l'école de Jim Jones ; le premier chapitre le donne d'ailleurs comme le seul survivant du suicide collectif survenu en Guyane en 1978. Mais en parallèle, les relations père-fille et le portrait de Linda, que le lecteur de Mankell connaissait, il s'en rendra compte, fort peu, prennent une grande place et contribuent autant que l'intrigue policière elle-même à l'intérêt du livre. Le doute, le désarroi, l'inquiétude, la difficulté d'être qui faisaient l'humanité de Kurt Wallander semblent bien constituer l'héritage que celui-ci aura transmis à sa fille. Ce n'est qu'à la conclusion de cette première enquête officielle que Linda intègre officiellement les rangs de la police d'Ystad, le 11 septembre 2001, comme pour marquer que le fanatisme religieux, qu'il soit chrétien ou musulman, doit être combattu même quand on ne le comprend pas.

GILLES PERRON

MICHEL RAGON
La ferme d'en haut
Albin Michel, Paris
2005, 189 pages



Dans son nouveau roman, Michel Ragon déploie son art affiné au fil des ans, une écriture en apparence simple, mesurée, et maîtrisée à un degré admirable. Cette fois encore, il raconte une histoire drôle et triste à la fois, la vie d'un paysan octogénaire (l'âge de l'auteur) vivant avec son fils aîné et sa bru sur sa ferme, loin du village, de la ville, du monde. Une ferme où rien ne semble vouloir changer jusqu'au jour où son

cadet, qui s'était enrôlé « dans les colonies », revient avec son épouse Aïcha..., noire comme du charbon. C'est la révolution dans le pays, car cette Africaine, grasse, belle, aguichante, fait comme si de rien n'était, s'intègre dans la vie quotidienne à la ferme, travaille comme pas une, répand une odeur nouvelle, porte des vêtements insolites. C'est son mari qui ne s'habitue plus au rythme de la ferme et aux saisons en France : l'Afrique le réclame, il y retourne et avec lui, Aïcha.

Une petite histoire faite de presque rien, écrite d'une main experte qui trouve toujours le mot juste. Ce sont surtout le ton et le rythme de cette écriture qui frappent le lecteur : le portrait du vieux Gustave est des plus réussis, avec son autoritarisme, ses pensées tournées vers le passé et qui retrouvent le présent par l'arrivée de l'étrangère. Ragon possède l'art de l'économie : jamais bavard, il rend bien dans ses phrases brèves cette vie qui hésite à s'achever. Quand Gustave parle, ce n'est pas pour faire la conversation. Profondément attaché à la terre, il en rend les odeurs, les couleurs, les traces sur les mains. Dans son fils aîné, le vieillard se retrouve ; mais le cadet rehausse les contours du père puisqu'il n'arrête pas de parler du continent africain, dans une langue de « monsieur », étrangère à cet arrière-pays. Ce roman est bien plus que la rencontre des générations. Il reprend le thème si cher à l'auteur, Vendéen exilé, qui a toujours regretté sa terre natale. Ragon n'embellit en rien la vie paysanne qui s'écoule avec les saisons, tranquille en apparence, et pourtant remplie d'angoisse devant les caprices du temps, la pluie, le soleil qui brûle, la sécheresse, tout ce qui menace les récoltes. Au centre, le vieux Gustave qui prend sa force au contact de la terre dont il sait qu'elle l'attend.

Un livre attachant, dans la meilleure tradition de l'auteur.

HANS-JÜRGEN GREIF

CLARA NESS
Ainsi font-elles toutes
XYZ éditeur, Montréal
2005, 126 pages

Clara Ness met en scène une future médecin. Cette jeune interne partage sa vie entre Paul, illustre chef d'orchestre, et ses patients de la clinique universitaire. Seulement, le travail est pour elle une aliénation de tous les instants. Mécanique et inhu-

main, cette femme ne semble vivre que lorsqu'elle est lovée entre des bras. Seulement, ceux de son amoureux à la présence sporadique ne lui suffisent plus. Elle convoite également ceux de Luiz, l'amant libertin de jadis, ceux d'Agnès, la librairie épiciérienne, ou encore ceux d'étrangères de passage lorsque Agnès lui ferme son cœur.

Tout le roman suit le délirant chassé-croisé entre la jeune interne et Agnès, jusqu'à ce que le fil se brise abruptement. Ce qui devait constituer un fascinant jeu de séduction pour la future médecin est plutôt devenu une torture obsessionnelle : il lui faut absolument lier son existence à celle d'Agnès. La moindre rencontre lui procure alors un moment de frénésie viscérale. Dîners sans cérémonie, fêtes tapageuses et exubérantes côtoient les passages fortuits à la librairie. L'effleur, la sentir ou simplement apercevoir son délicat profil drapé de tenues outrageusement séduisantes. Petit à petit, l'interne fait entrer Paul dans cette danse folle, mais celui-ci disparaît. Il faudra le départ d'Agnès pour que la jeune femme torturée trouve la force de reconquérir son amoureux.

Ainsi font-elles toutes fait l'apologie de la séduction féminine, par moments aussi cruelle qu'intense. L'écriture de Clara Ness reste donc à l'image du comportement féminin. Tantôt délicate, discrète, féminine, la narration peut devenir plus brusque, même bestiale, tout comme la femme qui déploie des charmes parfois diaboliques pour arriver à ses fins. Le plaisir des sens, une intention gratuite, une caresse, une escapade en campagne pour voir le soleil se coucher ailleurs, voilà qui traduit un épiscure féminisme comme toute...

ARIANE OUIMET

BOUALEM SANSAL
Harraga
Gallimard, Paris
2005, 272 pages

« J'entrais de plain-pied dans la pire des engeances en terre d'islam, celle des femmes libres et indépendantes. Dans cet état, il est préférable de se dépêcher de vieillir... » (p. 43). La narratrice, médecin, Algérienne de descendance kabyle, vit seule dans une maison hantée par les fantômes des anciens propriétaires, turcs, français, juifs. Comme des milliers

d'autres, son jeune frère est parti pour le Paradis, la France en l'occurrence, là où l'on n'a « besoin de rien ». La solitude de Lamia prend fin avec l'arrivée de Chérifa, seize ans, enceinte, issue d'un bled perdu dans la savane au sud d'Oran. Cette sorte de Lolita met la maison sens dessus dessous, sort et rentre à des heures impossibles, défie les lois de sécurité les plus élémentaires dans une ville aussi folle et meurtrière que Rio, Mexico ou Calcutta. L'hôtesse n'en revient pas, tente de la raisonner, rien n'y fait. Chérifa part un jour, plongeant Lamia dans un vide douloureux, se fait fichier comme prostituée, cause un scandale après l'autre, pour mourir dans un couvent aux portes de la ville, laissant sa fille aux soins de « tata Lamia ».

Ce n'est pas seulement la verve du langage qui séduit : « Alger est [...] une violence tropicale qui hurle, qui guette, qui furète, qui mord, pique, étouffe, enivre, égare » (p. 165). Ce sont surtout les portraits de la ville, de ses habitants, des intégristes comme du gouvernement corrompu à tous les échelons, de la police, plus dangereuse encore que les tueurs qui menacent de partout. Au milieu, cette femme batailleuse qui tente de garder le calme et sa tête, qui protège et aime Chérifa comme elle le peut. Le désespoir des jeunes, perdus dans leur rêve d'une meilleure vie, leur errance – *harraga* signifie « brûleurs de route » – se mêle aux horreurs de la vie quotidienne, la violence, la brutalité. Ici, tout est à l'excès, à tel point que Lamia s'était bouché les oreilles, avait placé les mains devant les yeux et gardé la bouche cousue. Mais après Chérifa, elle ne se tait plus.

Que Lamia, qui n'a jamais vécu à Paris, écrive et parle comme une intello de gauche française, qu'elle use d'un vocabulaire souvent à la limite de l'argot français, mêlé d'expressions arabes ne sont que quelques interrogations, au fond sans grande importance. Elles n'empêchent pas qu'on lit ce livre d'un seul trait, qu'il est impossible de ne pas entendre ce cri de guerre comme l'autre qui appelle notre aide.

HANS-JÜRGEN GREIF

LYDIE SALVAYRE

La méthode Mila

Seuil, Paris

2005, 225 pages

Collection « Fiction & Cie »

Comment écrire un livre drôle sur la mort, la déchéance du corps humain, sans pour autant oublier la dignité de l'être qui va mourir ? Avec *La méthode Mila*, Lydie Salvayre a parfaitement réussi cet invraisemblable tour de force. Son narrateur, installé dans un village, accepte chez lui sa mère dont la santé se détériore progressivement. Pour supporter la vieille femme impotente qui requiert les services du fils à tout moment (toilette, repas, etc., sans parler de ses « besoins » qu'elle ressent à un rythme effarant, juste pour l'em-bêter), ce dernier cherche de l'aide auprès du philosophe qui a prêché le calme, l'ordre, le détachement en tout. Hélas, le *Discours de la Méthode* n'est d'aucun secours. Ni aucune autre de ses œuvres. Quand il rencontre une voyante (très voyante, en effet, avec ses jupes bariolées et son turban de mamouna africaine) et sa fille Perline, il apprend une autre méthode de voir la vie. Elle le sauvera, comme Perline adoucira les derniers mois de la mère qui se requinque miraculeusement, grâce à Madame Mila, abréviation de Milagro, Miracolo. Elle accomplit des miracles jetant à terre le philosophe statufié.

La verve verbale de Salvayre est extraordinairement rafraîchissante, désopilante. Elle visite tantôt le XVIII^e siècle (ici, les conjonctifs deviennent des pralinés), tantôt l'argot à l'état brut. Il n'y a que la satire, le comique, le rire souvent jaune qui permettent d'aborder un sujet à la mode, difficile et pourtant chevauché à mort depuis quelques années : la mort de la mère (voir Annie Ernaux), le désespérant agacement du fils devant la tyrannie de la malade à qui on n'ose rien refuser de peur de passer pour un sans-cœur. Si on ne croit pas en Dieu, où trouver les forces pour supporter la malade qui réduit le monde à ses « besoins », uniquement ? Dans cette longue lettre à Descartes, remplie de hargne, de colère, de mépris pour le penseur au sang tiède, au cœur froid, qui réduit l'amour à un phénomène physiologique, Salvayre, qui n'est pas

psychiatre pour rien, a créé un chef-d'œuvre : en écrivant sur la vieillesse qui nous empoisonne, en provoquant le rire dans la douleur et, surtout, en dénonçant la bêtise et la méchanceté, représentées ici par les villageois pour qui le port d'un turban est le summum de l'étranger.

J'aurais aimé citer quelques passages de ce livre important, mais non, il y en aurait trop, il faut que vous le lisiez vous-même. C'est un des rares *must* de la rentrée.

HANS-JÜRGEN GREIF

CAROL SHIELDS

Au moment même

Traduit de l'anglais par

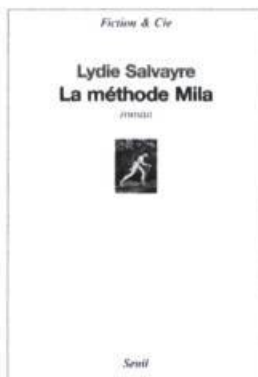
Lori SAINT-MARTIN et Paul GAGNÉ

Québec Amérique, Montréal

2005, 564 pages

Depuis sa mort en 2003, cette grande dame de la littérature canadienne-anglaise a la cote. L'année dernière, Benoît Léger traduisait ses nouvelles *Various miracles / Miracles en série*, recueil paru chez Triptyque. Cette année, c'est au tour de Lori Saint-Martin et de Paul Gagné de traduire son roman *Happenstance*, qu'elle a écrit en 1980. Les traducteurs ont d'ailleurs été mis en nomination pour l'obtention du prix du Gouverneur général dans cette catégorie. Il s'agit d'un livre fort original : une histoire racontée en deux récits distincts par un couple dans la quarantaine, séparé pour cinq jours seulement. L'homme, Jack Bowman, historien de profession, introverti, angoissé, père de deux enfants, reste à la maison à Elm Park, en banlieue de Chicago, pendant que sa femme, Brenda Pulaski, se rend à Philadelphie pour exposer ses court-peintures artisanales et participer à une exposition nationale d'artisanat. C'est le moment pour eux de faire le point.

Le récit de l'homme compte trente chapitres, qui sont autant de petits moments de l'existence quotidienne. Jack travaille sans passion à un livre sur les Indiens d'Amérique, s'occupe de ses enfants, héberge son seul ami, nouvellement séparé, visite ses parents, dont la vie est d'une banalité déconcertante, réfléchit sur la séparation, sur l'absence de Brenda, sur la place qu'elle occupe dans sa vie et sur la vie sans elle. Le récit de la femme compte autant de chapitres. Brenda évolue hors de son quotidien. Elle change de personnage. Elle n'est plus la banlieusarde, femme



de Jack, mère de deux enfants. Elle est l'artisane qui expose ses courtepoin-tes dans un hôtel de Philadelphie, qui participe à des ateliers de création, qui se pose des questions sur son œuvre, sur ce qui émerge d'elle, sur qui elle est quand elle ne joue pas son rôle de mère et d'épouse. Elle est aussi cette femme qui rencontre un autre homme et passe suffisamment de temps avec lui pour se questionner sur la solidité de son couple.

La force de Shields, c'est de nous amener à nous questionner sur la vie que nous menons et sur la manière dont nous la menons. De quoi sommes-nous faits ? Quelle est notre substance ? Sommes-nous sans substance ? À travers Jack et Brenda, nous nous remettons en question autant comme personne engluée dans la routine que comme personne confrontée à de nouvelles réalités. Quels sont nos doutes et nos insatisfactions ? Quel est le sens de la vie quand les gestes quotidiens semblent vides ? Notre vie a-t-elle un sens ? Ces questions existentielles que soulève Shields sont terriblement actuelles et nous nous identifions à ces personnages ordi-naires, remplis de défauts et d'inco-hérences, qui vivent leur vie, tout simplement.

CÉLINE CYR

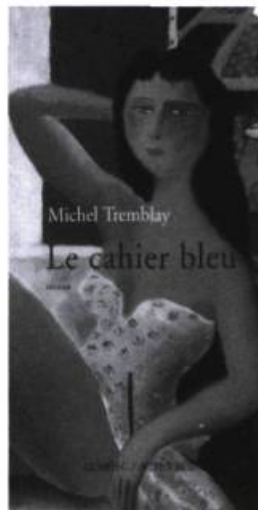
LOUISE STAMAN

Assassinat d'un éditeur à la Libération.
Robert Denoël (1902-1945)

Traduit de l'américain par
JEAN-FRANÇOIS DELORME
Éditions e-dite, Paris
2005, 341 pages

Le cinquantenaire de la libération de Paris a généré plusieurs études. *Assassinat d'un éditeur à la Libération* de A. Louise Staman mérite une mention spéciale. Sous le prétexte de reconstituer la vie de l'éditeur Robert Denoël, l'auteure, une universitaire américaine, nous invite à la suivre à travers les méandres d'un « récit » nous menant de l'arrivée à Paris du jeune immigrant belge Robert Denoël, en 1926, jusqu'à son assassinat, le 2 décembre 1945, dans des circonstances pour le moins suspectes... qui n'ont d'ailleurs jamais été élucidées !

En ce sens, il s'agit bien d'un « récit » dont le style n'est pas sans rappeler celui de Simenon : Staman reconstitue chronologiquement – avec parfois des digressions essentielles – les allées et venues d'un Rastignac



descendu à Paris, sans appui, sans argent et sans expérience, mais qui réussit à fonder une maison d'édition dont le propre est d'embêter royalement un Gaston Gallimard qui, à cette époque, domine l'édition française et dont on dira plus tard qu'« il était le premier à avoir découvert les auteurs pour la seconde fois ».

De là l'antagonisme entre Gallimard et Denoël, qui est au cœur du « récit » de Staman et du mystère entourant la mort de Denoël. Après avoir méjugé Proust, Gallimard dédaigna un manuscrit intitulé *Voyage au bout de la nuit*. Denoël, lui, flaira le chef-d'œuvre de Céline, et bien d'autres par la suite, et refusa toujours, de son vivant (!), d'en céder les droits à Gallimard.

Ce que fit Denoël pour soutenir et défendre l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* allait pourtant jouer contre lui en 1945. Bien sûr, comme le rappelle Staman, Denoël ne fut pas le seul éditeur à « faire avec » les aléas de l'Occupation. Tout porte

d'ailleurs à croire que prévoyant les accusations qu'on allait porter contre lui, il avait consigné dans un registre les noms de tous les éditeurs collaborationnistes. Mais ce registre, nous ne le connaissons jamais, car les morts sont toujours bien discrets...

« Récit » qui nous tient en haleine du début à la fin, *Assassinat d'un éditeur à la Libération* est également un « dossier » parfaitement documenté qui plaira à tous ceux que la littérature française intéresse : 360 notes variées et pertinentes viennent étayer les faits rapportés par l'auteure.

FRANÇOIS BÉLANGER

MICHEL TREMBLAY

Le cahier bleu
Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles
2005, 314 pages

Michel Tremblay n'a pas fini de nous étonner et de nous enchanter. Le troisième volet de ce que l'on pourrait appeler les « Cahiers de Céline Poulin », amorcés avec *Le cahier noir*, qu'il a ensuite poursuivis avec

Le cahier rouge, vient de paraître sous le titre *Le cahier bleu*. C'est, à mon humble avis, le meilleur des trois tomes, car Céline, l'héroïne naine, est enfin devenue écrivaine, ce qu'on pouvait deviner qu'elle deviendrait un jour dans les deux premiers volets de la série. Elle a des choses à dire et sait les dire, non sans un talent qui pourrait surprendre pour une femme du milieu où elle travaille.

Tremblay nous transporte, dans ce nouveau volet, dans le Montréal qui suit immédiatement l'Exposition universelle de 1967. Céline, son héroïne, a quitté, comme les autres employés, le Boudoir, fermé depuis la fin de ce grand événement, pour retrouver sa place de serveuse au restaurant Le Sélect. Tout n'est cependant pas facile pour elle, loin de là, car, après avoir tâté du grand monde, elle retrouve son « petit monde du quotidien » et doit ainsi renoncer à certains rêves tout en replongeant dans certaines peurs, dans certaines craintes, dont celle, la plus grande, de ne pouvoir aimer comme les autres de son entourage, en raison, en particulier, de sa petite taille. Qui oserait aimer une femme qui souffre de nanisme ? Pourtant, tout à fait par hasard, au printemps 1968, elle rencontre le véritable, le premier grand amour en la personne de Gilbert Forget, avec qui elle se surprend à se livrer, non sans talent, à la véritable séduction. Elle serait donc une personne normale, avec une sexualité qui ne demande qu'à être développée. Elle s'y consacrera et connaîtra un premier bonheur, elle qui n'a pas été gâtée dans son enfance par une mère alcoolique et par son handicap. Mais ce bonheur est de courte durée, car celui qui s'intéresse à elle a un lourd passé, lui aussi donc a un sérieux handicap, qui s'avère une véritable tare. Abandonné en bas-âge par sa mère, pris en charge par Greta-la-vieille, pour laquelle il voue une secrète passion, il connaît une amère déception quand cet amour s'estompe toutefois le jour où il apprend que cette Greta est un travesti du nom de Roger Beausoleil.

C'est Céline elle-même qui raconte cette histoire, puisant aux témoignages de son entourage pour connaître la vérité. On comprend, dès lors, que Gilbert, musicien engagé pour participer au spectacle de *l'Osstidcho*, avec Yvon Deschamps, Robert Charlebois, Louise Forestier, Mouffe, que Céline épée, quand la troupe se réfugie dans son restaurant, après les répétitions,

et qui interviennent dans la narration, soit atteint de folie, une « folie circulaire », comme il l'appelle, ce qui l'exclut non seulement du spectacle mais aussi de son milieu. Le rêve prend donc fin.

L'histoire, certes, est d'une grande tristesse, car on sent que Céline n'est pas au bout de ses peines et qu'elle est, malgré cette réelle prise de conscience, condamnée à la solitude. Elle est encore, à la fin, exclue, laissée-pour-compte de cette société où elle ne semble pas avoir de place. L'espoir est bien mince pour qu'elle s'en sorte, même si, comme on peut le lire, elle « est passée du noir de l'ignorance [dans le premier cahier] au rouge de la découverte [dans le deuxième cahier] puis au bleu de l'accomplissement ». Sa consolation : elle est devenue écrivaine et peut désormais composer avec la fiction. Toutefois, il semble bien qu'elle n'a plus le goût de continuer, de commencer un nouveau cahier. Son inspiration semble s'être tarie. Du moins pour un temps. Mais peut-être qu'un jour, conclut-elle, « si jamais la vie me ramène dans des avenues intéressantes, étonnantes et, surtout, dignes d'être racontées, aurai-je envie de retrouver cette joie d'écrire, qui sait... » (p. 309). Il faut l'espérer, car Céline a encore des choses à dire, à partir de sa propre expérience.

Dans *Le cahier bleu*, on retrouve le monde familier de Tremblay, un monde pour le moins bigarré, avec ses personnages aussi exubérants que marginaux, en quête de bonheur, d'amour, souvent éphémère, et d'amitié, dans un univers où il leur semble combien difficile de se réaliser pleinement.

AURÉLIEN BOIVIN

PIERRE YERGEAU

La Cité des Vents

L'instant même, Québec

2005, 141 pages

« Mon frère m'a dit : je vais être le tissu du langage qui flotte sur ton corps, tu n'as rien à craindre, je vais saisir le monde par tes yeux, rassure-toi, tu n'es pas promis au silence mais aux chuchotements des bois, au défilement des canots sur les eaux noires des fleuves américains, et ta vie n'aura même plus besoin de l'abondance des mots, ceux-ci disparaîtront à leur tour, ils brûleront, et il ne restera que des choses aimées.

Christ, s'il savait combien cet écroulement des mots me donne la nausée » (p. 18).

À lire cette confession de Georges Hanse, il ne faut guère s'étonner que le quatrième chapitre de la saga abitibienne de Pierre Yergeau paraisse alors même que le charme du tome précédent opère encore. Car si, dans *Les amours perdues* (2004), Georges occupait le devant de la scène, c'était par le détournement de son frère cadet Jérémie. Aussi se devait-il de recouvrer ses droits d'aïnesse et de faire entendre sa vérité, une vérité drôlement caustique qui se plaît à prendre pour cible les États-Unis de la Prohibition (1940) et le Rêve américain.

« Le Rêve, affirmait Trudy, appartient aux gens qui viennent d'ailleurs. Des types qui n'ont pas su trouver le bonheur et qui se tiennent suspendus entre l'espoir de découvrir un monde nouveau et une vague nostalgie pour les splendeurs passées, les planchers rabotés, les poêles fumantes et les grimaces de chantier » (p. 24). Voilà l'Abitibi qui a bercé l'enfance de Georges, voilà la même Abitibi qu'il laisse maintenant derrière lui, sans grand regret pour sa famille de saltimbanques et le Grand Cirque d'Hiver. À bord d'une cargaison de poires trop mûres, il traverse illégalement la frontière et gagne Ogacihc [Chicago], la Cité des Vents, laquelle, à la démesure de l'Amérique, ne ressemble pas moins à un cirque, promettant aux spectateurs une aventure flamboyante. Mais la parade dissimule la réalité : à la tombée du rideau, le chapiteau redevient de béton, d'acier et de poussière grise, les acrobates s'affaissent sous les rhumatismes, et les clowns, avec leur visage encore barbouillé, apparaissent soudainement pathétiques. Dans les coulisses de l'Amérique déambulent donc ces laissés-pour-compte, qui deviennent les compagnons de fortune de Georges. À ses yeux, ils représentent « les gardiens du Rêve. En quelque sorte des mystiques, vénérant les nouveaux dieux, préparant l'avenir en se promenant parmi les ordures » (p. 46). En réunissant cette masse désordonnée – ni plus ni moins que la richesse somnolente des États-Unis –, Georges met sur pied un commerce lucratif de fabrication et de vente d'alcool de contrebande, dont la supervision est assurée par le coloré Syndicat des Clochards. Les profits amassés lui permettent de troquer le froid des

ponts contre un appartement qu'il partage avec Mara – ou Tiffany, Gigi, Urma, Marylin, Lisbeth, ou simplement Elle, au gré des humeurs de cette jeune femme qui fait « des zigzags dans le réel » (p. 66). Avec elle, il goûte ce qu'il redoute : l'amour. Aurait-il souhaité s'y ancrer que déjà la police, prévenue par les parents d'Elle, la retrace et la lui dérobe. L'amour prend ainsi la fuite, et de même le langage qui, en dernière instance, se détraque sous le regard interrogateur du lecteur.

Yergeau laisse d'ailleurs la lectrice que je suis sans voix. La virtuosité tout authentique dont témoigne *La Cité des Vents*, *Les amours perdues* (2004) – dernier récipiendaire du prix Ringuelet –, *La désertion* (2001) et *L'écrivain public* (1996) tend à décourager toute tentative de commentaire, bien fade pour qui ne maîtrise pas la vérité du langage comme Yergeau. On aurait pu croire à juste titre que ses romans précédents offraient l'entière mesure de son talent ; mais voilà qu'il se surpasse, qu'il séduit de nouveau, autrement, comme s'il s'agissait de la première fois. Il est vrai que la voix de Georges, plus sereine, moins vertigineuse, n'a pas la même couleur que celle de ses frère et sœur, Jérémie et Michelle-Anne. En somme, on aime à ne plus savoir comment le dire.

VIVIANE ASSELIN

RAMY KHALIL ZEIN

Partage de l'infini

Éditions Arléa, Paris

2005, 160 pages

Partage de l'infini est le premier roman publié en France du Libanais Ramy Khalil Zein. On y rencontre Seyf, dont le frère avait été arrêté puis tué en prison et qui, pourtant, après des années de haine, avait fini par se résigner à l'*Occupation* « pour croire que la vie, l'amour, le travail, les projets pouvaient lui permettre de transcender le destin tragique de sa terre et de son peuple ». Toutefois, « dans les *Territoires*, la misère est une pouponnière », une pouponnière de désespoir et de rage. Aussi le jour où son territoire intime peuplé d'espoir et de rêves est à son tour envahi, Seyf, « frustré, humilié », ne peut plus supporter cette situation. Il conclut qu'il « devait agir ».

Ce jour-là était né un autre kamikaze que personne n'allait pouvoir retenir, même pas sa fiancée Leyla et tout l'espoir de bonheur qu'elle

incarnait. Plus tard, justement parce que « la misère est une pouponnière » et qu'elle aussi « devait agir », Leyla se transforme en kamikaze et provoque, sans le savoir, la mort d'un *ennemi bien particulier*, Haïm, le fiancé de Rachel, un pacifiste israélien animé du rêve impossible d'une trêve, ce même Haïm qui aurait voulu conclure la grande Alliance avec Seyf.

Partage de l'infini de Zein est un livre troublant. Fruit d'une réalité on ne peut plus actuelle, il nous donne à comprendre ce que nos bulletins de nouvelles nous montrent quotidiennement, à penser ce que notre indifférence et notre impuissance voudraient bien nous faire oublier, à pressentir ce que cette indifférence et cette impuissance nous préparent. C'est d'autant plus un livre troublant qu'il est écrit dans une langue que nous connaissons bien, celle de ces entrefilets ou des ces manchettes dont on nous bombarde régulièrement entre deux pauses commerciales et dont nous ne percevons pas trop bien, souvent, la cohérence profonde. Pour cela, *Partage de l'infini* devrait se retrouver entre toutes les mains, avant que notre indifférence et notre impuissance nous amènent à accepter – à souhaiter ! – les 451 degrés de Fahrenheit 451.

FRANÇOIS BÉLANGER



THOMAS WHARTON

Un jardin de papier

Traduit de l'anglais par SOPHIE VOILLOT

Nota Bene/Alto, Québec

2005, 425 pages

En 1759, le colonel de Bougainville rencontre à Québec une jeune libraire/typographe étrange qui l'intrigue par sa science et sa sagesse. Pendant une nuit, dans les décombres de son atelier, elle lui raconte sa vie. Et quelle vie que celle du milieu du XVIII^e siècle, où les Lumières se mêlent à la Kabbale, l'Orient à l'Occident, la mer à la terre. Venise est un lieu de prédilection puisque là, tous les chemins du monde se croisent dans un coucher de soleil sans pareil ! À la recherche du sens de notre univers qui tiendrait dans un livre sans fin, le père transmet son savoir à sa fille – Claude Steiner et ses analyses transactionnelles sont omniprésents –, il parcourt la planète, réussit dans son entreprise, mais meurt et perd *le livre des livres*.

En faisant traduire *Salamander*, paru en 2001, les éditions Nota Bene ont mis la main sur un texte d'une qualité exceptionnelle, le rêve de chaque éditeur. Du même coup, la brillante version française, où le ton et la musique de l'original ont été transposés de la façon la plus professionnelle, se lit sans le moindre heurt (les quelques coquilles n'irritent guère). Le vocabulaire spécialisé (typographie, monde marin, fabrication d'automates, papier, caractères d'imprimerie) dénote non seulement les recherches poussées dans ces domaines et par l'auteur et par sa traductrice, mais également leur parfaite aisance dans des domaines si divergents. Et que dire d'autre de la construction du livre, où des récits autonomes s'insèrent harmonieusement dans un vaste ensemble, sinon qu'il rappelle celles d'un des plus éminents narrateurs du XVIII^e siècle anglais, Laurence Sterne, avec des relents de l'ère baroque et sa joie de triturer mots et phrases ? Nous sommes en présence d'un jeune auteur à la verve sans limites, qui adore fabuler, qui nous entraîne vers les *Mille et une nuits*, les contes des frères Grimm, les trésors de la littérature du monde, anciens ou nouveaux, et nous invite à descendre avec lui – la main qui nous guide ne se fait jamais impérieuse – jusqu'au cœur d'innombrables livres, enfermés les uns dans les autres.

Un tel livre ne se résume pas. Il se lit, et avec *gusto*. Puis, on l'offre aux meilleurs amis.

HANS-JÜRGEN GREIF



Pierre Couture Guillaume Couture

Le roturier bâtisseur

récit biographique • 164 p. • 16 \$

On peut le dire sans hésitation : Guillaume Couture, interprète et aventurier, fut une figure majeure des débuts de la colonie en Nouvelle-France.



XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21.70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

XYZ
éditeur